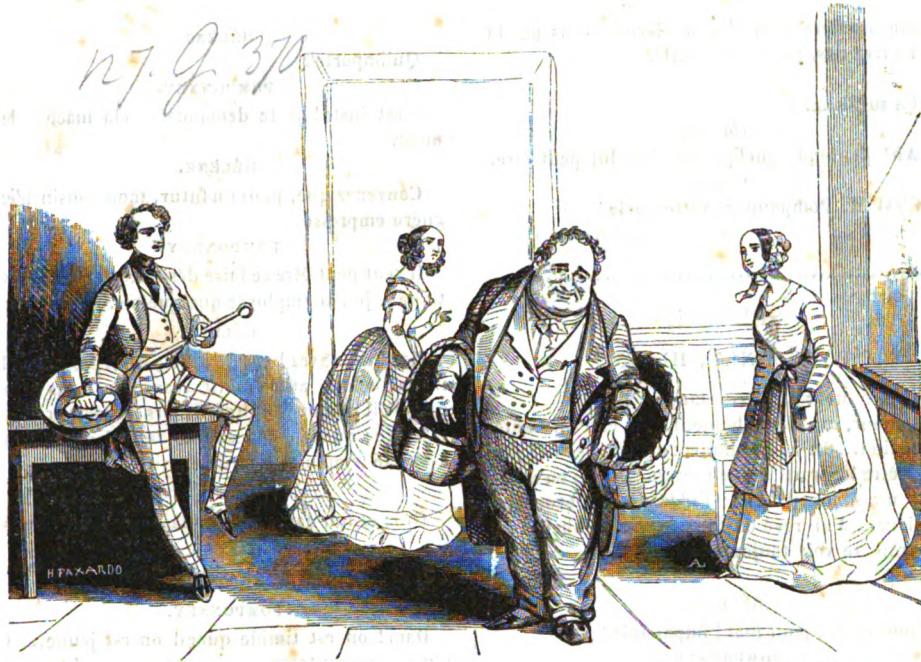


27.9.37



ACTE II, SCÈNE VIII.

LA JOLIE FILLE DU FAUBOURG,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

TIRÉS DU ROMAN DE M. PAUL DE KOCK,

par MM. Paul de Kock et Varin,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 13 JUILLET 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
POMPONNEY, banquier. . .	MM. LEPEINTRE JEUNE.	DÉSIRÉE,	Mmes MARTIN.
DUROZEL, avocat.	FÉLIX.	JULIENNE,	JOUBERT.
ALEXIS, neveu de Pomponney.	BERTON.	THÉRÉSINA,	A. DARCY.
HELENE DE BRÉVANNE,	Mmes BALTAZARD.	BÉRÉNICE,	C. DARCY.
nièce de Pomponney. . .	DOCHE.	MARGUERITE, brodeuse.	E. SAINT-MARC.
AMANDINE, grisette. . . .		ETIENNE, domestique de Pomponney.	M. LUDOVIC.

La scène est à Paris aux deux premiers actes; le troisième à Champigny.

ACTE PREMIER.

Un riche salon ouvert au fond, et portes latérales; celle à gauche conduit à l'appartement d'Hélène.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, JENNY.

Au lever du rideau, Hélène est devant une psyché. Jenny range de l'autre côté.

HÉLÈNE.
Il ne vient pas! (*Appelant.*) Jenny!
JENNY.

Madame!

HÉLÈNE.
Cette coiffure me va-t-elle bien?
JENNY.

Oui, madame, on ne peut mieux!
HÉLÈNE.

Se faire attendre ainsi quand on a fait une toilette tout exprès!... A propos, Jenny! mon bijou-
tier doit venir; vous m'avertirez... et puis, une



Digitized by 129010 - C

jeune ouvrière pour des broderies; vous ne la renverrez pas, je veux lui parler.

JENNY.

Ça suffit, madame!

HÉLÈNE.

Ah! j'entends quelqu'un! c'est lui peut-être.

JENNY.

C'est M. Pomponney, votre oncle!

Elle sort.

SCÈNE II.

POMPONNEY, HÉLÈNE.

POMPONNEY, *entrant par le fond.*

Bonjour, ma nièce, bonjour. Tu es charmante ce matin!... Et moi, comment me trouves-tu? j'ai peut-être les traits un peu fatigués... j'ai eu cette nuit un sommeil agité; l'idée de ton prochain mariage... J'ai rêvé de toi, de ton bonheur; je voudrais te voir toujours aimée, toujours heureuse.

HÉLÈNE.

Vous voulez pour moi l'impossible!

POMPONNEY.

Né seras-tu pas toujours jolie, toujours jeune?

HÉLÈNE.

Sans doute vous avez rêvé cela!

Aux : de la Robe et des bottes.

Songez, mon oncle, je vous prie, que les hivers viennent avec le temps.

POMPONNEY.

Mauvais calcul!... moi, dans la vie, je ne compte que les printemps.

J'ai vingt-cinq ans, voilà mon âge!

HÉLÈNE.

Oui, vous l'avez depuis long-temps, je crois!

POMPONNEY.

C'est ce qui fait que j'y tiens davantage,

Car il ne revient pas deux fois;

Je tiens d'autant plus à cet âge,

Qu'il ne revient jamais deux fois.

Et ton cousin! pas encore arrivé?

HÉLÈNE.

Non, mon oncle... concevez-vous cela? le jour où l'on doit signer notre contrat de mariage!

POMPONNEY.

Est-ce que les témoins, les invités, sont déjà au salon?

HÉLÈNE.

Personne n'est encore venu heureusement!

POMPONNEY.

C'est ce que je me disais... il est de bonne heure!

HÉLÈNE.

Mais lui, ne devrait-il pas être le premier? j'ai à le consulter sur mille choses importantes... des objets de toilette. J'attends le bijoutier, une brodeuse, que ma femme de chambre m'a recommandée.

POMPONNEY.

Ah! tu attends une brodeuse! Est-elle jolie?

HÉLÈNE.

Qu'importe?

POMPONNEY.

C'est juste! je te demandais cela machinalement.

HÉLÈNE.

Convenez que, pour un futur, mon cousin n'est guère empressé.

POMPONNEY.

Il veut peut-être se faire désirer... c'est une tactique... je l'ai employée quelquefois.

HÉLÈNE.

Non! vous avez beau dire, cela n'est pas naturel, il y a quelque autre motif... car enfin, vous savez comme il m'aimait autrefois, lors de mon premier mariage; quand j'épousai M. de Brévanne, vous avez été témoin de son désespoir.

POMPONNEY.

Oui; et toi, dans ce temps-là, tu ne l'aimais pas.

HÉLÈNE.

Il était si gauche, si emprunté!

POMPONNEY.

Dam! on est timide quand on est jeune... Il n'y a pas long-temps que je ne le suis plus... timide!

HÉLÈNE.

Et trois ans après, quand il apprit que j'étais veuve, il revint à moi, il m'aimait toujours. Touchée de sa persévérance, je cédaï à ses prières, notre mariage fût arrêté, et depuis ce temps, depuis un mois surtout, il n'est plus le même; ses visites deviennent chaque jour plus rares, et lorsque je le vois par hasard, c'est à peine s'il me parle de son amour.

POMPONNEY.

Parce qu'il est sûr de toi. Nous sommes comme ça, nous autres.

HÉLÈNE.

Et il ne vient pas!... Oh! je suis furieuse!... En aimerait-il une autre?

POMPONNEY.

Si cela était, il ne s'en cacherait pas; car, enfin, il est libre, rien ne l'oblige à t'épouser.

HÉLÈNE.

C'est vrai!... Mais alors, j'ai beau chercher... à moins qu'il n'écoute de mauvais conseils... Et qui pourrait lui en donner? je ne lui connais d'amis que M. Durozel, et certainement celui-là est incapable...

POMPONNEY.

Oh! oui, pour Durozel, j'en réponds! voilà un garçon excellent! un avocat qui serait distingué s'il plaidait... mais il garde son éloquence, il ne s'en sert qu'auprès des femmes... Je le blâme, je le blâme.

HÉLÈNE.

Vous êtes si sévère!

POMPONNEY.

J'ai raison; une femme, c'est légitime, la loi le permet... mais des femmes!... ah!...

HÉLÈNE.

Oui... mais un jour comme celui-ci, ce n'est pas M. Durozel qui se ferait attendre!

DUROZEL, en dehors.

C'est bien! il est inutile de m'annoncer... je suis un ami de la maison.

HÉLÈNE.

Quand je vous le disais! il arrive le premier.

SCÈNE III.

POMPONNEY, DUROZEL, HÉLÈNE.

DUROZEL.

Madame, recevez mon hommage.

Il lui baise la main.

POMPONNEY.

Salut à notre aimable avocat.

DUROZEL.

Bonjour, mon cher banquier; et la santé?

POMPONNEY.

Solide. Je suis de fer, mon ami! je suis de fer!

DUROZEL.

Eh bien, madame! vous allez donc cesser d'être veuve! c'est dommage! et je vous avoue que j'en suis presque effrayé!

HÉLÈNE.

Et pourquoi donc, monsieur?

DUROZEL.

Oh! je plaisante!... Mais enfin vous ne serez plus veuve... vous ne serez plus ce que vous êtes, et il y a des personnes qui ne peuvent que perdre à changer.

HÉLÈNE.

C'est sans doute pour cela, monsieur, que vous restez garçon!

DUROZEL.

Oh! moi, c'est différent! qui est-ce qui voudrait de moi? un avocat sans cause! c'est-à-dire, j'en aurais si je voulais, mais je demeure trop loin du Palais. Ah! si c'était le Palais-Royal, je ne dis pas!...

AIR: Aux temps heureux de la chevalerie.

C'est chez Véry qu'installant mon prétoire,
Joyeux conseil, je verrais accourir
De gais clients qui viendraient rire et boire.
Que de procès on m'y verrait finir!...
Là mes plaideurs abjurant toute haine,
Du plaisir seul absorbant les arrêts,
Me verraient tous, avocat phénomène,
La carte en main, payer ma part des frais.

POMPONNEY.

Ce cher Durozel! impossible de le corriger!... j'ai beau lui faire de la morale... toujours léger, insouciant!

DUROZEL.

Insouciant? peut-être! il y a des momens où la sensibilité réclame ses droits, mais on la réprime... ça menerait trop loin. Et nous disons donc que c'est aujourd'hui qu'on signe le contrat avec le cousin?

HÉLÈNE.

Mais oui, monsieur, aujourd'hui!

DUROZEL.

Il n'est pas malheureux! et il faut que je sois bien son ami... Mais non, je n'envie le bonheur de personne... D'ailleurs, Alexis a conservé sa fortune, tandis que moi, j'en suis aux économies, surtout depuis que M. Pomponney a été obligé de déposer son bilan.

POMPONNEY.

Ah! mon ami, quel souvenir me rappelez-vous

DUROZEL.

Un souvenir de deux ans! c'est déjà vieux!... J'avais trente mille francs chez vous, je les ai perdus, voilà tout!

POMPONNEY.

La faute n'était pas la mienne! et du moins, je puis dire que j'ai conservé mon honneur, mon intégrité!

DUROZEL.

Parbleu! je le sais bien! c'est mon argent qui l'a perdu, son intégrité... mais je ne m'en plains pas, puisqu'on vous avait volé cent mille écus!

POMPONNEY.

Vous pensez bien que sans ce fatal événement...

DUROZEL.

Je n'en doute pas, mon cher. Ah! si, comme tant d'autres, une faillite vous avait enrichi, si on vous avait vu reparaitre insolent de luxe et d'opulence... Mais, au contraire, mon brave Pomponney, vous êtes devenu modeste et philosophe... Aussi je suis resté votre ami, parce qu'un banquier qui est volé, c'est original. Et à propos de cela, j'ai à vous parler... Je disais tout-à-l'heure que j'étais sans cause, je me trompais, j'en ai une qui vous intéresse particulièrement.

POMPONNEY.

Plus tard! nous en causerons... nous seron plus libres!

DUROZEL.

Volontiers! Mais je n'aperçois pas le futur, notre ami Alexis! (A Hélène.) Moi qui comptais le surprendre à vos genoux!

HÉLÈNE.

Nous ne l'avons pas encore vu!

DUROZEL.

Pas possible!

HÉLÈNE.

Mais vous, son intime, ne pourriez-vous pas nous en donner des nouvelles?

DUROZEL.

Ma foi non! Autrefois nous étions inséparables; mais depuis un mois, à peu près, il a disparu de mon horizon, je ne sais ce qu'il devient.

POMPONNEY.

C'est comme nous!

DUROZEL.

Vous m'étonnez! je croyais que l'amour l'enchaînait près de madame, et je lui pardonnais de négliger l'amitié.

HÉLÈNE.

Non, monsieur; l'amour ne l'enchaîne pas... loin de là, on dirait qu'il m'évite. Sa conduite est inexplicable, et vous seul pouvez en découvrir la cause!

DUROZEL.

Mâdi, madame!

HÉLÈNE.

Vous êtes son ami, vous avez sa confiance, questionnez-le! sachez d'où vient le changement que nous remarquons en lui... c'est un point qu'il faut éclaircir avant tout. Notre mariage est convenu, il est prêt à se conclure, mais je ne prétends pas l'épouser malgré lui, et s'il éprouve des regrets, s'il cherche un moyen d'é luder nos engagements, dites-lui bien que je lui rends sa parole et que tout est rompu entre nous.

DUROZEL.

Quoi! madame, vous auriez l'intention...

POMPONNEY.

Mais non! Elle est en colère, c'est naturel! les jeunes gens n'ont pas le moindre égard pour les dames, ils se négligent, ils se font attendre. Ah! la galanterie française est perdue... en France!

DUROZEL.

Allons, allons, je vois qu'il n'y a rien de bien sérieux dans tout cela.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame, il y a déjà quelques personnes au salon.

HÉLÈNE.

Je vais les recevoir! (*A Durozel.*) Vous interrogerez mon cousin...

DUROZEL.

Dès qu'il sera venu, et je suis sûr qu'un mot suffira pour dissiper ce grand orage.

HÉLÈNE.

Je compte sur vous!

ENSEMBLE.

AIR : *Ah! quel repas aimable.*

HÉLÈNE.

Où, je vous connais,
Votre présence,
Votre prudence,
Font mon espérance,
Et me présagent le succès.

POMPONNEY.

Ah! je le connais,
Où, sa présence
Et sa prudence,
Font mon espérance,
Et me présagent le succès.

DUROZEL.

Ah! je le connais,
Sa confiance
Et sa constance,
Font mon espérance,
Et me présagent le succès.

Helène entre au salon.

Durozel, Helène, Pomponney.

SCENE IV.

DUROZEL; POMPONNEY.

POMPONNEY.

Ah! les femmes ont une tête!... mais vous avez à me parler, Durozel; de quoi s'agit-il?

DUROZEL.

C'est au sujet de votre faillite... de ce vol de cent mille écus!

POMPONNEY.

A quoi bon? c'est une chose terminée, n'y pensons plus!

DUROZEL.

Si fait, il faut y penser! car vous n'ignorez pas que votre voleur a été arrêté?

POMPONNEY.

Oui, oui!... je sais en effet... mais est-on bien sûr que ce soit lui? Quand on a forcé ma caisse et qu'on m'a dérobé mon portefeuille, j'ai déposé ma plainte sans désigner personne... je ne sais pourquoi on a soupçonné Meynaud mon caissier, car moi, je ne l'accusais pas!

DUROZEL.

Non; mais les circonstances l'accusent... il y en avait d'accablantes... voilà pourquoi on l'a poursuivi... pendant deux ans, il a échappé à toutes les recherches; on l'a condamné par contumace, et c'est depuis un mois seulement qu'il est entre les mains de la justice... On va le juger de nouveau; son procès sera revu, corrigé... et sans doute considérablement augmenté... c'est toujours comme ça!

POMPONNEY.

Si du moins on me faisait retrouver mon portefeuille... avec ses cent mille écus!

DUROZEL.

Ces choses-là ne se retrouvent jamais! les tribunaux rendent la justice, mais ne rendent pas l'argent, ce serait trop beau!

POMPONNEY.

Alors, vous voyez bien que c'est inutile! D'ailleurs, ce pauvre Meynaud est père de famille, je crois qu'il avait un enfant, et je vous avoue que moi, je l'aurais laissé aller!

DUROZEL.

Parbleu! je le crois bien! vous, si bon, si désintéressé!

POMPONNEY.

C'est vrai! je n'ai plus rien... ça me suffit.

DUROZEL.

Mais les lois, la vindicte publique!... il faut les satisfaire! Je ne dis pas pour cela que Meynaud soit coupable... au contraire, j'aime à penser qu'il est innocent... car une chose que vous ne savez pas, c'est qu'il m'a choisi pour son avocat!

POMPONNEY.

Vous?

DUROZEL.

Il m'a écrit avant-hier pour me charger de sa cause... il faut que tous mes confrères l'aient re-

fusé... Je n'ai pas encore eu le temps d'aller le voir, mais j'irai demain ou après, et nous en recauserons.

POMPONNEY.

Soit ! mais aujourd'hui ce sujet m'agacer les nerfs !

DUROZEL.

Oui, je le conçois ! parlons d'autre chose !

POMPONNEY.

Êtes-vous toujours mauvais sujet ?

DUROZEL.

Moi ? Hum ! assez.

POMPONNEY.

Je sais que vous donnez dans les grisettes !

DUROZEL.

C'est vrai ! par raison, par système... parce que les femmes de la société, ça occupe, c'est exigeant... il leur faut des passions, et je n'ai pas le temps de leur en donner... tandis qu'avec les grisettes, on rit, on s'amuse, et on s'en tient là.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Du plaisir, c'est la douce erreur
Qu'on cherche en faisant leur conquête ;
Près d'elles on garde son cœur,
Et l'on n'expose que sa tête.
Le feu qu'on puise dans leurs yeux
Brûle et s'éteint à l'instant même ;
Je n'en suis jamais amoureux,
Voilà pourquoi je les aime.

POMPONNEY.

Allons, tant que ça n'est pas sérieux... et puis il y a grisettes et grisettes... Quel quartier monsieur fréquente-t-il ?

DUROZEL.

Ah ! ah ! nous sommes curieux... Pour l'instant je voltige rue Corbeau.

POMPONNEY.

N° 8.

DUROZEL.

Comment ! vous connaissez le numéro !... Dites-moi donc, papa Pomponney ! est-ce que vous auriez aussi...

POMPONNEY.

Durozel... vous me manquez... mes habitudes... mon caractère...

DUROZEL.

Dam ! vous savez le numéro !

POMPONNEY.

Silence... voici mon neveu !

SCENE V.

DUROZEL, ALEXIS, POMPONNEY.

POMPONNEY.

Eh ! arrive donc, malheureux ! arrive donc ! tu nous fais languir .. c'est donc un genre, à présent...

ALEXIS.

Je suis dans mon tort, j'en conviens ! excusez-moi ! Bonjour, Durozel !

Ils se servent la main.

POMPONNEY *.

Je ne te demande pas d'où tu viens ? te voilà, c'est tout ce qu'il faut ! (*Bas.*) Mon cher, prouvez-moi qu'il vous reste encore un peu de raison ; soyez grave ! interrogez-le adroitement ; je vous laisse ensemble !

DUROZEL.

Soyez tranquille !

POMPONNEY, *haut.*

Je vais trouver ma nièce !

ALEXIS.

Faut-il vous suivre ?

POMPONNEY.

Non ! non ! reste là... je dois la prévenir !... reste là !

Il sort.

SCENE VI.

ALEXIS, DUROZEL.

ALEXIS.

Ah ! mon ami, que je suis aise de te rencontrer !... j'ai passé chez toi ce matin, j'aurais donné tout au monde pour te trouver, mais tu étais sorti !

DUROZEL.

Comment, tu vas chez moi, où je ne t'attends pas, tandis qu'ici, où tu es attendu avec impatience...

ALEXIS.

Je suis venu tard exprès, pour te laisser le temps d'arriver le premier ; car j'ai un grand service à te demander... un service que toi seul peux me rendre.

DUROZEL.

Compte sur moi, je te suis dévoué !

ALEXIS.

Ce mariage auquel j'ai consenti, je ne sais comment leur dire qu'il n'est plus possible, que j'y renonce, qu'il ferait le malheur de ma vie !

DUROZEL.

Qu'est-ce que ça signifie ? Et tu as compté sur moi pour leur apprendre cela ?

ALEXIS.

Si tu me refuses, j'aurai le courage de parler moi-même.

DUROZEL.

Ah çà ! mais c'est du délire, c'est de la démençe. Autrefois, tu étais fou de ta cousine, tu voulais te tuer pour elle, ce que je n'approuvais pas...

ALEXIS.

Je croyais l'aimer, je me trompais !

DUROZEL.

Comment le sais-tu ? c'est-à-dire qu'à présent tu crois en aimer une autre !

ALEXIS.

Oh ! celle-là, je l'aime réellement !

DUROZEL.

Je le veux bien ! C'est donc une vierge de Raphaël ?

* Durozel, Pomponney, Alexis.

ALEXIS.
Que t'importe ?

DUROZEL.
Beaucoup ! Pour plaider la cause, j'ai besoin de compiler les pièces.

ALEXIS.
Tu vas te moquer de moi !

DUROZEL.
Je tiendrai mon sérieux !

ALEXIS.
C'est une jeune fille que le hasard m'a fait rencontrer.

DUROZEL.
Son nom ?

ALEXIS.
Marguerite.

DUROZEL.
Marguerite tout court ?

ALEXIS.
Je ne lui en connais pas d'autre.

DUROZEL.
Oh ! très-bien ! Son état, son pays, sa position ?

ALEXIS.
Je ne m'en suis pas informé.

DUROZEL.
Ah ! bravo !

ALEXIS.
Elle vivait retirée dans un faubourg ! elle ne sortait jamais, et fuyait tout le monde... un profond mystère enveloppait sa conduite.

DUROZEL.
Du mystère !... sie !... sie !... Va toujours !

ALEXIS.
Elle me, fuyait comme les autres... elle refusa long-temps de me recevoir... enfin, à force de ruse et de persistance, je suis parvenu à m'introduire chez elle... j'espérais obtenir sa confiance, apprendre le sujet de sa tristesse... mais il y a dix jours, lorsque je me présentai, elle n'y était plus, elle avait abandonné sa demeure... sans doute pour se soustraire à mes visites, et depuis toutes mes démarches ont été inutiles, je n'ai pu découvrir sa retraite.

DUROZEL, riant.
Ah ! ah ! ah ! Non, pardon, je ne ris pas !... mais c'est qu'en vérité ton roman n'a pas le sens commun, et il faut du bon sens même dans les romans !...

ALEXIS.
C'est possible ! je dois te paraître absurde, extravagant, mais que veux-tu, je l'aime !

DUROZEL.
Non, tu ne l'aimes pas ! un caprice, voilà tout ! C'est ta cousine que tu aimes, un amour d'enfance, il ne s'agit que de s'y remettre... Où trouveras-tu une femme plus aimable, plus distinguée, plus spirituelle ?

ALEXIS.
Je le sais, elle mérite tout mon amour ; mais...

DUROZEL.
Moi, je t'en parle avec désintéressement... car, vois-tu, sans toi, j'aurais pu peut-être...

ALEXIS.
Quoi donc ?

DUROZEL.
Eh bien ! oui, s'il faut te le dire, j'aimais ta cousine ; mais, ne possédant rien, je n'ai pas voulu devoir ma fortune à une femme ! Je me suis éloigné, et quand j'ai su que tu devais l'épouser... moi, ton ami, je suis revenu, et j'ai fait le sacrifice de mon amour, de mes espérances... je n'ai plus vu que votre bonheur ! Et tu abandonnerais un pareil trésor pour une jeune fille mystérieuse dont tu ignores le nom, l'état, la famille !... non, non, c'est impossible !

Aix du Piège.

Quand il y va de ton bonheur,
Je proteste avec énergie.
Moi, je pourrais, à la rigueur,
Te laisser faire une folie ;
Oui, cela passe incognito,
Mais l'amitié qui l'autorise
Doit toujours mettre son veto,
Des qu'il s'agit d'une sottise.

ALEXIS.
Ah ! si tu connaissais Marguerite !

DUROZEL.
Parbleu ! j'en ai connu beaucoup de Marguerites... et puisque tu les aimes, tu n'aurais qu'à parler, je t'aurais mené chez Amandine.

ALEXIS.
Amandine ?

DUROZEL.
Une jeune industrielle, qui promène l'aiguille sur le modeste calicot !

ALEXIS.
Une couturière ?

DUROZEL.
Non ; une chemisière ! elle a toujours chez elle un essaim d'ouvrières, très-variées de noms et de couleurs... Julienne, Désirée, Thérésina, Bérénice... il doit y avoir des Marguerites dans le nombre... et s'il n'y en a pas, on t'en aurait fait faire.

ALEXIS.
Tu plaisantes... et moi, je souffre, je suis malheureux !

DUROZEL.
Parce que tu veux l'être !... le bonheur est là... sous ta main, prends-le, et oublie ta Marguerite, qui ne veut pas de toi, et que tu ne reverras sans doute jamais !

ALEXIS.
Ah ! c'est ce que je crains !...

DUROZEL.
Allons, allons, après l'aveu que je t'ai fait, je dois tenir à ce mariage, si je n'insistais pas, tu pourrais douter de ma franchise... Marie-toi... il le faut, mon ami, il le faut.

ALEXIS.
Tu as raison ! Eh bien ! je consens à tout... mais hâte-toi !

DUROZEL.

A la bonne heure. Voici ta cousine et son oncle... sois homme d'esprit, ou je te renie!

SCENE VII.

LES MÈRES, HÉLÈNE, POMPONNEY.

POMPONNEY.

Alexis, je t'amène ta cousine; je ne te cache pas qu'elle a des griefs contre toi... fais-toi pardonner, mon garçon, fais-toi pardonner!

DUROZEL.

La clémence est un trop beau privilège pour que madame ne tienne pas à l'exercer! Alexis avoue sa faute, ou plutôt il n'est pas coupable... il a été malade!

POMPONNEY.

Tu as été malade?

HÉLÈNE.

Il serait vrai!

DUROZEL.

Oui, le cœur!... des palpitations!...

POMPONNEY.

Il fallait donc nous écrire.

DUROZEL.

Ah! voilà son tort... il ne sait comment s'excuser... et je lui ai promis de présenter son recours en grâce.

HÉLÈNE.

Alexis, puisqu'on m'assure que vous vous repentez... je vous tends la main... ne parlons plus du passé.

ALEXIS.

Ah! vous êtes trop bonne!

Il lui baise la main.

POMPONNEY.

Bravo! la paix est faite! j'adore les raccommodemens... Passons au salon!

HÉLÈNE.

Oui, tout-à-l'heure... vous m'avertirez quand le notaire sera venu.

POMPONNEY, à Alexis.

Je vais toujours présenter Alexis à nos témoins, car son absence commençait à être remarquée.

DUROZEL.

Nous vous suivons!

HÉLÈNE, bas à Durozel.

Restez! j'ai à vous parler!

DUROZEL.

A moi?

ALEXIS, à Pomponney.

Je suis à vous!

DUROZEL, à Pomponney**.

Faites vite rédiger le contrat.

ENSEMBLE***.

AIR: *Bayadères de Pithiviers.*

Lorsque l'on va s'unir,

* Alexis, Durozel, Hélène, Pomponney.

** Alexis, Hélène, Durozel, Pomponney.

*** Hélène, Durozel, Alexis, Pomponney.

Que la vie est jolie!...
On se sent tressaillir,
Est-ce crainte ou plaisir?
C'est ainsi tour à tour
Lorsque l'on se marie;
Mais il faut que l'amour
Dure aussi plus d'un jour.

Alexis et Pomponney sortent.

SCENE VIII.

HÉLÈNE, DUROZEL.

DUROZEL, à part.

Que peut-elle me vouloir?... tenons-nous ferme!

HÉLÈNE.

Eh bien! vous avez causé... vous l'avez interrogé?

DUROZEL.

Alexis?... oui, madame.

HÉLÈNE.

Et vous savez sans doute... il a dû vous confier...

DUROZEL.

Oui, madame, il m'a confié qu'il vous aimait plus que jamais, et qu'il était au désespoir.

HÉLÈNE.

Oh! vous me trompez! vos paroles sont démenties par ses actions!... il y a dans sa conduite un mystère que vous devez connaître!... je veux tout savoir... il le faut!... sans cela, plus de mariage, c'est ma condition.

DUROZEL.

Quoi! madame, vous pourriez...

HÉLÈNE.

Oui, monsieur, surtout à présent!... car vos hésitations me prouvent que le danger est plus grand que je ne le pensais.

DUROZEL.

Oh! n'en croyez rien! c'est au contraire si peu de chose... que ça ne mérite pas...

HÉLÈNE.

Dites toujours!

DUROZEL.

Mon Dieu! un enfantillage! une bagatelle!... et si vous me promettiez de lui pardonner...

HÉLÈNE.

Puisque c'est une bagatelle?

DUROZEL.

Oui, certainement!... mais il y a des bagatelles qui au premier coup d'œil paraissent des crimes.

HÉLÈNE, vivement.

C'est une femme?

DUROZEL.

Non, non, pas positivement!

HÉLÈNE.

Qu'est-ce donc, alors?

DUROZEL.

Une créature que le hasard a jetée sur son chemin, une existence inconnue, sans famille, sans nom... Marguerite, et rien avec!

HÉLÈNE.

Marguerite !... une grisette, sans doute ?

DUROZEL.

Ou plutôt, une aventurière qui s'est moquée de lui... Le pauvre garçon est assez puni... il est honteux... il vous ferait de la peine !

HÉLÈNE.

Mais cette femme... il peut la revoir tous les jours, à chaque instant ?

DUROZEL.

Du tout !... c'est fini !... ils ne se verront plus ! elle est partie pour... Alger !

HÉLÈNE.

Vous me trompez encore ?

DUROZEL.

Oh ! pour cela, je vous jure ! j'engage ma parole...

HÉLÈNE.

Ah ! je suis trop bonne, car mon cousin est impardonnable... il m'a vivement blessée, et... et si cette faute n'était pas la dernière... si elle devait se renouveler...

DUROZEL.

Oh ! rassurez-vous ! je suis sa caution.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant de la gauche.*

Madame, le bijoutier est dans votre appartement.

Elle sort par le fond.

HÉLÈNE.

J'y vais !... Vous, monsieur Durozel, retournez auprès d'Alexis... il vous doit des remerciemens... car vous êtes un bon ami... sincère, dévoué... je vous rejoins, dans l'instant.

Elle sort par la gauche.

SCENE IX.

DUROZEL, puis ALEXIS.

DUROZEL.

Femme charmante !... elle trouve que je suis un bon ami... j'aurais bien voulu être le sien... et dire que je suis obligé de parler pour un autre !... Enfin, puisque j'ai commencé, dans une heure il faut que tout soit fini !

ALEXIS, *sortant vivement du salon à droite*.*

C'est elle ! oh ! oui ! c'est elle !... j'étais à la fenêtre, je l'ai vue traverser la cour.

Il va regarder à la porte du fond.

DUROZEL, *Papercevant.*

Ah ! ah ! le voilà !

ALEXIS, *toujours au fond.*

Elle passera sans doute par ici !

DUROZEL.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ? tu es en faction !

ALEXIS, *à part.*

Durozel !... il faut l'éloigner !... (*Haut.*) Moil

* Alexis, Durozel.

je te cherchais !... M. Pomponney t'attend au salon... il veut te consulter... sur un article du contrat... une difficulté... qui se présente... et comme tu entends les affaires...

DUROZEL.

Encore une difficulté ! Allons, soit !... mais, si tu m'en crois, tu épouseras bien vite !... parce qu'à force de difficultés... Dépêche-toi ! mon ami, dé pêche-toi !

Il entre au salon.

SCENE X.

ALEXIS, puis MARGUERITE.

ALEXIS.

Il est parti ! voyons si elle vient ! (*Il retourne à la porte du fond.*) Oui ! elle est avec la femme de chambre... ne nous montrons pas d'abord !

Il se cache derrière la psyché.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Attendez un instant, mademoiselle, je vais voir si madame est libre !

Elle sort par la gauche.

MARGUERITE.

J'attendrai.

ALEXIS, *s'avançant*.*

Marguerite !

MARGUERITE.

Monsieur Alexis !

ALEXIS.

Enfin, vous voilà, Marguerite ! je vous retrouve ! ah ! ce moment rachète tout ce que j'ai souffert !

MARGUERITE.

Vous ici !... ah ! si je l'avais su !

ALEXIS.

Mais pourquoi me fuyez-vous ? que vous ai-je fait ? vous disparaissiez tout-à-coup sans motif !... sans pitié pour moi !... De quoi suis-je coupable ? quel reproche ai-je mérité ?

MARGUERITE.

Aucun !... c'est à moi de m'en faire ! vous m'avez rendu service en me protégeant contre un homme dont les poursuites m'avaient effrayée, vous m'avez ramené chez moi, et, dans ma reconnaissance, je vous y ai reçu... j'ai eu tort... mais du moins, à l'avenir, je ne dois plus vous voir, je ne le veux plus !... c'est une résolution que rien ne peut changer !

ALEXIS.

Mais pourquoi ? que dois-je penser ?... ne m'expliquez-vous pas...

MARGUERITE.

Monsieur, le hasard m'a conduite dans cette maison, je rapportais de l'ouvrage, le voilà !... mais je ne puis rester plus long-temps.

ALEXIS.

Oh ! non, ne croyez pas m'échapper une seconde fois.

* Marguerite, Alexis.

MARGUERITE.

Monsieur Alexis, je vous le répète, tout cela est inutile! et s'il faut vous le dire, votre présence m'est pénible... elle me rend malheureuse!

ALEXIS.

Ah! je le vois, Marguerite!... je vous déplaît: vous me détestez!

MARGUERITE.

Vous détester! vous, monsieur Alexis!... je vous en supplie, ne cherchez plus à me revoir... si on pouvait vous dire... si vous saviez... qui je suis... Adieu, monsieur!

Elle va pour sortir.

ALEXIS*.

Oh! non! vous ne sortirez pas ainsi!

MARGUERITE.

Monsieur! c'est une persécution!

ALEXIS.

Comme vous voudrez! mais je ne vous quitte pas!... et dussé-je vous suivre partout! (*Voyant entrer Pomponney.*) Dieu! quelqu'un!

SCENE XI.

LES MÊMES, POMPONNEY, DUROZEL**.

POMPONNEY, apercevant Marguerite.

Tiens! une jeune fille!

DUROZEL.

Comment! il n'était pas seul! Ah! ah! est-ce que c'est pour cela qu'il m'a envoyé au salon!

POMPONNEY, qui a regardé Marguerite.

Ah! mon Dieu!

DUROZEL.

Quoi donc?

POMPONNEY.

Rien! Mademoiselle désire parler à quelqu'un?

MARGUERITE.

Oui, monsieur, je venais...

POMPONNEY, à part.

Elle ne me reconnaît pas!

ALEXIS.

Non, c'est pour ma cousine... à qui mademoiselle apporte quelque chose.

POMPONNEY.

Ah! elle te l'a dit? en effet, vous causiez ensemble!

ALEXIS.

C'est que ce n'est pas la première fois que je rencontre mademoiselle!

POMPONNEY.

Vous vous connaissez?

ALEXIS.

C'est-à-dire... un hasard assez singulier... Dernièrement, dans une rue détournée, mademoiselle était suivie par un individu... un homme d'un certain âge!

DUROZEL.

Ah! un vieux!

* Alexis, Marguerite.

** Alexis, Marguerite, Pomponney, Durozel.

ALEXIS.

A ce qu'il m'a semblé, car il faisait nuit.

POMPONNEY, à part.

Un vieux!

ALEXIS.

Mais sans égard pour son âge, j'ai mis fin à sa poursuite, en le traitant comme il le méritait!

POMPONNEY, s'oubliant.

Comment! c'était toi?

ALEXIS.

Vous dites?

POMPONNEY.

Rien! rien! Je dis... c'était dans la rue!... Mais quel conte as-tu été faire tout-à-l'heure à Durozel?

MARGUERITE, à part.

Durozel! ce serait là M. Durozel?

POMPONNEY.

Tu vas lui dire que j'ai à le consulter sur ton contrat de mariage?

MARGUERITE.

Son mariage!

ALEXIS, troublé.

Oui, je pensais!... j'avais entendu...

POMPONNEY.

C'est impossible!

ALEXIS, bas à Marguerite.

Marguerite! ne croyez pas...

POMPONNEY*.

Et je suis curieux de savoir...

DUROZEL.

Oh! moi, je le sais maintenant!

POMPONNEY.

Ah!

DUROZEL, bas à Alexis.

Mauvais sujet! c'était pour rester avec la petite, n'est-ce pas?

ALEXIS.

Mais non, je t'assure...

DUROZEL.

Il n'y a pas de mal!... elle est très-gentille!... et je parie qu'elle est cent fois mieux que cette Marguerite dont tu raffoles?

ALEXIS.

Oui, oui, c'est possible!

LA FEMME DE CHAMBRE, sortant de la gauche.

Mademoiselle Marguerite, madame vous attend!

DUROZEL, stupéfait.

Marguerite!

MARGUERITE.

J'y vais!

Elle salue et sort.

POMPONNEY.

Ah! elle se nomme Marguerite!

* Alexis, Durozel, Marguerite, Pomponney.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *excepté MARGUERITE* *.ALEXIS, *à part.*

Elle est sortie! que faire? (*Haut.*) Pardon!... je vous quitte, je vous laisse un instant!

DUROZEL.

Où vas-tu?

ALEXIS.

Je rentre au salon!

DUROZEL, *l'arrêtant par le bras.*

Non, tu cours après cette jeune fille... c'est elle dont tu es amoureux, je le vois à ton trouble; et maintenant tu vas la rejoindre, l'attendre à la porte.

ALEXIS.

Je sais ce que j'ai à faire!

DUROZEL, *le retenant.*

Tu n'iras pas!

ALEXIS.

Durozel!

DUROZEL.

Tu n'iras pas!

POMPONNEY, *à part.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc?... ils se disputent!

DUROZEL.

Songe aux conséquences! une rupture! un éclat... prends garde! je me brouille avec toi, je ne te revois de ma vie!

ALEXIS.

Tu es libre!... mais je veux l'être aussi, et il faut absolument...

DUROZEL.

Tais-toi!... ta cousine!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, HÉLÈNE**.

HÉLÈNE, *sortant de sa chambre.*

Enfin, m'en voilà quitte!... je suis toute à vous maintenant!

ALEXIS, *hésitant.*

Ma cousine, cette ouvrière qui est entrée chez vous...

HÉLÈNE.

Ah! vous l'avez vue? singulière jeune fille! elle refuse l'ouvrage que je lui commande... elle change de domicile et ne veut pas me donner sa nouvelle adresse.

ALEXIS, *hésitant.*

Et vous l'avez laissée... là dans votre chambre!

HÉLÈNE.

Non, elle est sortie par l'autre escalier.

ALEXIS, *vivement.*

Partie! sans me revoir! oh! je cours!

DUROZEL, *le retenant.*

Tu resteras!

HÉLÈNE*.

Qu'y a-t-il donc?

POMPONNEY, *bas à Hélène.*

Je ne sais... mais Alexis semble tout bouleversé depuis l'arrivée de cette demoiselle Marguerite.

HÉLÈNE, *vivement.*

Marguerite! Cette ouvrière se nomme Marguerite?

POMPONNEY.

Ce nom-là te fait aussi de l'effet!... Mais c'est assez nous occuper de cette jeune fille, le notaire doit être arrivé, allons signer le contrat.

ALEXIS.

Ma cousine, plus tard vous saurez tout... vous me pardonnerez... mais il m'est impossible maintenant... je... je ne signerai pas!

DUROZEL, *à part**.*

Bon! voilà que ça lui reprend!

POMPONNEY.

Par exemple! Eh bien, que signifie ceci? Monsieur Alexis, savez-vous qu'un tel procédé avec ma nièce...

HÉLÈNE.

Oh! je devais m'y attendre, mon oncle... et je connais maintenant le motif du refus de monsieur! (*A part.*) Me préférer une ouvrière... une grisette!... Ah! je me vengerai!

DUROZEL, *à part.*

Allons! allons! en avant l'homéopathie... une femme par une femme... je le mènerai chez Amandine.

AIR: *Anathème* (de la Juive).HÉLÈNE, *à part.*

Pardonner cette injure,
Son mépris, son parjure,
Non, jamais, je le jure!
Il ne peut m'échapper.
Oui, c'est trop de clémence,
Il m'outrage, il m'offense,
Une juste vengeance
Doit bientôt le frapper.

POMPONNEY, *à part.*

Pardonner cette injure,
Non, jamais, je le jure!
D'une telle rupture
Qui peut le disculper?
Non, non, plus d'indulgence,
Car, après cette offense,
Une juste vengeance
Doit bientôt le frapper.

DUROZEL, *à Alexis.*

Qu'as-tu fait? quelle injure!
Et pourquoi ce parjure?
D'une telle rupture
Comment te disculper?
Non, non, plus d'espérance,
Car, après cette offense,
Une juste vengeance
Doit bientôt te frapper.

* Alexis, Durozel, Pomponney.

** Hélène, Alexis, Durozel, Pomponney.

* Alexis, Durozel, Hélène, Pomponney.

* Durozel, Alexis, Hélène, Pomponney.

ALEXIS, à *Hélène.*

Pardonnez cette injure,
 Oui, je suis un parjure,
 Mais mon cœur, je le jure,
 Ne saurait vous tromper.

Non, non, plus d'indulgence,
 Punissez cette offense ;
 D'une juste vengeance
 Vous pouvez me frapper.

Alexis sort.

ACTE DEUXIEME.

Une chambre un peu mansardée, portes de côté et une au fond donnant sur le carré : commode, gl. ce au dessus, à droite, deux tables placées à gauche et à droite.

SCENE PREMIERE.

JULIENNE, THÉRÉSINA, AMANDINE, DÉ
 SIRÉE, BÉRENICE.

Au lever du rideau, les grisettes travaillent près des tables et chantent en même temps, mais chacune un air différent.

ENSEMBLE.

AMANDINE.

Amour sacré de la patrie,
 Rends-moi l'audace et la fierté !
 A mon pays je dois la vie,
 Il me devra la liberté.

JULIENNE.

Vous vieillirez ! ô ma belle maîtresse,
 Vous vieillirez, et je ne serai plus.

DÉSIRÉE.

Mon belit François, (*bis.*)
 Toi, fouloir que je t'apprenne
 Comment autrefois (*bis.*)
 On falsait à la brussienne.

BÉRENICE et THÉRÉSINA.

Qu'on est heureux,
 Qu'on est joyeux,
 Tranquille
 A Romainville, etc.

AMANDINE.

Mesdemoiselles, mesdemoiselles, je vous en prie, assez de musique comme ça ! Nous chantons toutes en même temps, chacune son air, c'est nature... mais ça me bourdonne aux oreilles comme si on avait lâché des guêpes dans l'appartement.

DÉSIRÉE.

Moi, ça m'est égal... je chante sans écouter les autres.

Mire dans mes yeux tes yeux...

(*Elle toussé :*) Hum ! hum !

Gentille brunette...

(*Elle toussé :*) Hum ! hum !

JULIENNE.

Mon Dieu, Désirée ! décide-toi donc à tousser ou à chanter... tu n'achèves jamais rien !

DÉSIRÉE.

Est-ce ma faute si j'ai un chat !

JULIENNE.

Qu'est-ce qui me prête du fil ? j'ai oublié le mien.

AMANDINE.

Ah ! oui ! oublié ! c'est comme ta soie, tu l'oublies souvent !... (*A part aux autres.*) C'est plus économique !

JULIENNE.

Dam ! quand on a la tête à autre chose !

DÉSIRÉE.

Oh ! la tête !... Dis donc, Amandine, la tête !

AMANDINE.

Elle veut dire le cœur !

JULIENNE.

Quand ça serait ! est-ce que je n'ai pas la faculté d'avoir un cœur comme une autre ?

DÉSIRÉE.

Tu es même libre d'en avoir plusieurs, si ça te fait plaisir ; moi, le mien est vacant pour le quart-d'heure.

JULIENNE.

Oh ! mesdemoiselles, tâchons un peu de conserver not' dignité de femmes.

DÉSIRÉE.

Oh ! Julieonne avec sa dignité !

Chantant :

Toi qui connais les hussards de...

Hum ! hum !

Connais-tu pas l'...

*Hum ! hum !**Du régiment.*

AMANDINE.

Ce n'est pas l'embaras, les conquêtes... mon Dieu, quand on en veut... Tenez, moi, l'autre jour, dans la rue, j'en ai fait une sans le vouloir.. un homme respectable.

DÉSIRÉE.

Ah ! un vieux !

AMANDINE.

Un monsieur bien convert, et qui m'offrait son bras... avec beaucoup d'autres choses.

*Elles se lèvent.**Air du Comin de Paris.*

Oui, tout en marchant,
 Il me faisait sur ma figure
 Plus d'un compliment,
 Que je recevais en bougonnant.
 Mais c'est vieux conquérant,
 Très-convie de ma tournure,

M'offrait un cadeau,
 Chacun fois que j' sautais un ruisseau ;
 Il fallait le voir
 Suivre le trottoir
 Tout brûlant d'espoir !
 Son délire
 Me faisait rire,
 Il m' disait : Je veux
 Comblé tous tes vœux.
 Richesse et plaisir,
 De moi tu peux tout obtenir !
 Alors d'un air sévère,
 Je lui réponds en courroux :
 Vous êtes bien téméraire !
 Pour qui me prenez-vous ?
 Votre fortune entière
 S'rait pour moi sans appas.
 Sachez qu'une couturière
 Se donna, et ne se vend pas.
 Passez vot' chemin
 Vieillard ou gamin,
 Vous repasserez demain.
 C'est le refrain
 De l'ouvrière,
 Traderi dera,
 Et de ces messieurs là !
 Ell' se moquera,
 Et puis voilà !

TOUTES.
 Passez vot' chemin, etc.

Elles se rassèrent.

JULIENNE.

Et tu as joliment bien fait de refuser, parce
 qu'une fois qu'on accepte quelque chose...
 Qu'est-ce qui me prête une aiguille ?

DÉSIRÉE.

Et ce monsieur ! l'as-tu rencontré ?

AMANDINE.

Oui, pas plus tard qu'hier, tout près d'ici ; je
 crois qu'il fait faction... Comme c'est nature !

BÉRÉNICE.

Qu'est-ce qui m'a pris mes ciseaux ?

JULIENNE.

Je vas te les rendre !

AMANDINE.

Mais s'il me taquine encore, je lui jetterai du
 tabac dans les yeux.

JULIENNE.

Et tu feras bien ! les hommes sont tous les
 mêmes... leur cœur est un terrain mouvant.

DÉSIRÉE.

Ah ! bien, en voilà une phrase ! Mais il ne faut
 pas lui en vouloir... elle est comme ça parce que
 M. Durozel n'est pas venu depuis quelque temps.

JULIENNE.

Désirée, tu es une cancanière... Si j'ai distin-
 gué ce monsieur, c'est qu'il l'est par lui-même...
 il ne fume que des cigarettes, et ne porte pas de
 couteau poignard !

DÉSIRÉE.

Ah ! toi, tu crains toujours d'être assassinée !

JULIENNE.

Dam ! on ne voit plus que des crimes sur la
 surface de la terre.

DÉSIRÉE, *chantant.*

Jeune fille aux yeux...

Hum ! hum !

Tu règnes sur...

Hum ! hum !

AMANDINE.

A propos, mesdemoiselles, vous ne savez pas
 qui j'ai rencontré ce matin dans l'escalier ?

TOUTES.

Qui donc ?

AMANDINE.

La petite voisine d'ici dessus.

JULIENNE.

Ah ! la chipie du cinquième !

Elles se lèvent.

AMANDINE.

Justement ; elle filait... elle filait sans lever la
 tête... je suis sûre qu'elle m'avait vue, mais elle
 ne voulait pas avoir l'air... Moi, qu'est-ce que je
 fais ? je la retiens par sa robe... il a bien fallu
 qu'elle me dise bonjour ; pour lors, je l'ai encore
 engagée à venir me voir, à veiller avec nous...
 elle m'a répondu par son refrain ordinaire... Je
 ne vais nulle part, je ne vois personne... Et avec
 ça, elle poussait des soupirs... mais des soupirs !

DÉSIRÉE.

Elle avait peut-être mangé trop de galette.

AMANDINE.

Que tu es bête ! c'est plutôt des chagrins, cette
 jeune fille a des peines intérieures.

JULIENNE.

Qu'est-ce qui n'en a pas ? le sort des femmes est
 si arbitraire dans l'ordre des choses !

AMANDINE.

Le fait est qu'elle vit comme un loup, qu'elle
 évite le contact du genre humain, et à son âge
 ça n'est pas nature.

DÉSIRÉE.

Dites donc, c'est peut-être une républicaine ?

AMANDINE.

Quelle idée ! est-ce que les femmes font de la
 politique ?

DÉSIRÉE.

Tiens ! ça c'est vu !... La pucelle d'Orléans.

AMANDINE.

D'abord, il n'est pas sûr que cette demoiselle
 ait existé... moi, je n'y crois pas... et puis, ça
 n'a aucun rapport... Je penserais plutôt que la
 petite voisine... en tous cas, je tâcherai de l'at-
 tirer ici, il faudra bien qu'elle y vienne, et nous
 parviendrons peut-être à la faire causer ; n'est-ce
 pas, mesdemoiselles ?

TOUTES.

Oui, oui.

DÉSIRÉE.

Je lui apprendrai à chanter.

DUROZEL, *en dehors.*

Atr du Danois.

L'amour, je le sens,
 Nous ranime,

Nous anime,
Et fait qu'en tout temps
Nous nous croyons au printemps.

JULIENNE.

Cette voix... je la reconnais!

AMANDINE.

C'est M. Durozel.

JULIENNE.

Ah! le cœur!

DÉSIRÉE.

Bon, voilà Julienne qui palpite.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUROZEL*.

DUROZEL, *entrant en chantant.*

L'amour en tous temps

Fait qu'on se croit au printemps.

TOUTES.

Bonjour, monsieur Durozel.

DUROZEL.

Salut, mesdemoiselles!... Groupe enchanteur, qui me représente une touffe de roses... sans épines... ou un champ de fraises sans orties... ou bien encore... Mesdemoiselles, comment vous portez-vous?

AMANDINE.

Merci, monsieur Durozel... il y a long-temps que nous n'avons eu celui de vous voir.

JULIENNE.

Ah! monsieur fréquente de si beau monde, il est si accaparé par les dames...

DUROZEL.

Julienne, ce que vous dites là est amer... c'est même poignant.

JULIENNE, *d'un air boudeur.*

Tant mieux!

DUROZEL.

Et si je voulais vous répondre...

JULIENNE.

Qu'est-ce que vous diriez?

DUROZEL.

Plus tard, ça se retrouvera, mais aujourd'hui... Mesdemoiselles, je ne viens pas seulement pour vous rendre visite... j'ai un motif plus intéressant!

JULIENNE.

Ah! ben! vous êtes bien bonnête.

DUROZEL.

Pardon, c'est une bêtise, je continue!... Mesdemoiselles, je viens vous proposer de servir à la fois l'amitié, la morale, les convenances, l'humanité et *cetara*... j'aurais pu m'adresser à d'autres, mais non, je me suis dit: Il s'agit de faire une belle action, une action généreuse, je n'irai pas ailleurs. Et j'ai monté votre escalier avec confiance et en tenant la rampe...

* Thérésina, Julienne, Durozel, Amandine, Désirée, Bénédict.

AMANDINE.

Est-ce que c'est une loterie au profit des indigens?

JULIENNE.

Une souscription pour un bal?

DÉSIRÉE.

Ou pour le monument de Molière?

DUROZEL.

Vous n'y êtes pas, mesdemoiselles... J'ai un ami, et les amis, ce n'est pas comme les maîtresses, on n'en a pas à la douzaine...

JULIENNE.

Hein! vous dites...?

DUROZEL.

Encore une bêtise... Pardon, je recommence, mesdemoiselles; j'ai un ami, on le nomme Alexis, un nom agréable... cet ami est malheureux, le chagrin le consume, il est dévoré de regrets... vous en dire la cause, vous la devinez, c'est une femme, car il y a toujours une femme au fond de ces choses-là... et l'infortuné, victime d'une passion fatale, veut chercher dans la tombe un terme à ses souffrances.

AMANDINE.

Et que lui a donc fait cette femme?

DUROZEL.

Elle l'a planté là.

DÉSIRÉE.

Votre ami n'est peut-être pas aimable?

DUROZEL.

Si fait, il est aimable! il est gentil!... Je ne vous dirai pas qu'il est riche, ça vous est égal, mais il est fort riche!

AMANDINE.

Et il veut se tuer!

DÉSIRÉE.

Il est donc bien jeune?

DUROZEL.

Trop jeune.

AMANDINE.

Ce serait dommage; il faut s'y opposer!

DUROZEL.

C'est ce que j'allais vous dire; il serait beau de rendre à la société un joli garçon, plein d'esprit.

AMANDINE.

Ah! il a de l'esprit!

DUROZEL.

Il en avait beaucoup avant d'être amoureux... Savez-vous qu'il y aurait de la gloire à déraciner de son cœur ce fol amour?... et pour cela, il suffirait d'en faire pousser un autre à sa place; c'est difficile... mais si vous le vouliez bien, personne n'entend mieux que vous ce genre d'agriculture.

AMANDINE.

Monsieur, que signifient ces paroles ambiguës?

DUROZEL.

Ah! vous ne voulez pas me comprendre!... voici du positif... Mesdemoiselles, je ne prétends pas mettre un tarif à votre sensibilité, mais je promets un cachemire long ou carré, grandeur au choix, couleur idem, à la première d'entre vous qui se fera aimer d'Alexis.

TOUTES.

Ah ! quelle horreur !

DÉSIRÉE.

Votre proposition est tant soit peu exorbitante !

DUROZEL.

En quoi donc ? C'est une prime que j'offre à la bienfaisance.

AMANDINE.

Faire l'amour à prime... ce serait du joli!...

DUROZEL.

Allons, mesdemoiselles, un peu de pitié.

Air : L'ermite de Saint-Avelle.

Au malheureux qui n'intéresse
 Ne refusez pas un secours ;
 Je sais qu'on demande sans cesse
 Et qu'on ne peut donner toujours.
 Pour suffire à tant d'exigence
 Je me fie à votre bonté.
 Retranchez sur votre dépense
 De quoi faire la charité ;
 Retranchez sur votre dépense,
 Et faites-lui la charité.

JULIENNE.

Tout ça est très-bien... mais pourtant quand on en aime un autre ?

DUROZEL.

Celles-là ne sont pas admises à concourir.

BÉRÉNICE.

Ah ! si je n'étais pas vraiment attachée à Hippolyte...

THÉRÉSINA.

Moi, je ne veux pas faire de traits à Jules.

DÉSIRÉE.

Moi, je suis libre !

AMANDINE.

Et moi aussi, mais ce n'est pas une raison.

DÉSIRÉE.

D'abord, c'est pour plaisanter que M. Durozel nous promet un châte.

DUROZEL.

Non, parole d'honneur ! le cachemire aura lieu.

DÉSIRÉE.

Un d'Inde ?

DUROZEL.

Un dinde ? ah ! oui ! tout ce qu'il y a de plus d'Inde.

JULIENNE.

Ah ! Désirée a envie de gagner la prime !

AMANDINE.

Comme c'est nature !

DÉSIRÉE.

Mon Dieu, non ! c'est seulement pour savoir.

AMANDINE.

Mais ce jeune homme, encore faudrait-il le connaître.

DUROZEL.

C'est juste !... je l'ai laissé ici près... au café...
 plongé dans ses rêveries et dans une bavaroise...
 Je vais vous l'amener !

AMANDINE.

En vérité, je ne sais si je dois...

DUROZEL.

Je réponds de ses mœurs ! c'est un agneau !

JULIENNE.

Joli répondant !

DUROZEL.

Et nous inventerons mille folies pour l'égayer... ça y est-il ? Ça y est ?...

TOUTES.

Ça y est !

AMANDINE.

Je descends avec vous... j'ai de l'ouvrage à
 reporter... mais je vais courir pour être plus tôt
 revenue !

DUROZEL.

Viens ! gentille dame, je vous donnerai le bras !

AMANDINE.

Vous, monsieur Durozel ?

DUROZEL.

Jusqu'au bas de l'escalier !

CHOEUR.

Air de la Reprise.

Bientôt nous allons revenir,
 vous allez
 Il faut ici que la soirée
 Soit toute entière consacrée
 Aux jeux, à la danse, au plaisir !

Durozel et Amandine sortent par le fond.

SCENE III.

LES MÊMES, excepté AMANDINE et DUROZEL.

Elles arrangent leurs fichus et se regardent dans la glace.

DÉSIRÉE.

Quoique ça, il faut convenir que M. Durozel est un drôle d'original... nous présenter comme ça un jeune homme à prime... c'est baroque... et si on était coquette... Mesdemoiselles, est-ce que ma robe ne fait pas un pli dans le dos ?

BÉRÉNICE.

Non ! non ! ça ne fait pas le plus petit pli !

JULIENNE.

Quant à moi, on aurait beau me présenter des Apollons et même des Spartacus... Je crois que mes cheveux sont dérangés par derrière... voyez donc !

DÉSIRÉE.

Bah ! tu as l'air de sortir d'une botte !

THÉRÉSINA.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que j'ai le nez rouge ?...
 je suis fâchée d'avoir pris du tabac ce matin...
 moi qui n'en prends jamais !

DÉSIRÉE, chantant.

J'ai du bon tabac dans ma... Hum ! hum !

JULIENNE, à part.

Si celle-là gagne la prime avec sa pituité!...

BÉRÉNICE.

Dites donc, il me semble que j'ai les yeux battus!...

DÉSIRÉE.

Ah! et pourquoi?

BÉRÉNICE.

C'est que j'ai lu très-tard dans mon lit.

DÉSIRÉE.

Vos yeux sont comme à l'ordinaire, ma chère!...

(*A part.*) J'aime mieux ceux de mon chat!...

(*Haut.*) Chut!... j'entends monter l'escalier!

JULIENNE.

C'est sans doute M. Durozel et son ami.

DÉSIRÉE.

Ah! mon Dieu! déjà?

JULIENNE.

Mesdemoiselles, asseyons-nous, je vous en prie... Si nous avions l'air d'attendre ce monsieur, il pourrait croire des hypothèses qui ne sont pas.

DÉSIRÉE.

Au fait, n'ayons pas l'air, ça serait godiche!

Elles s'asseyent, Julienne, Thérésina et Désirée à la table de gauche, Bérénice à la table de droite.

SCENE IV.

LES MÊMES, DUROZEL, ALEXIS.

ENSEMBLE.

AIR : *Ma Fanchette est charmante.*

DUROZEL, *présentant Alexis.*

C'est un ami d'enfance
Que j'amène aujourd'hui,
Déjà votre présence
Est un bonheur pour lui!

LES JEUNES FILLES.

C'est un ami d'enfance
Qu'il amène aujourd'hui,
Et déjà sa présence
Nous dispose pour lui!

Elles se lèvent.

JULIENNE*.

Monsieur, certainement...

DÉSIRÉE, *et les autres.*

Certainement, monsieur...

JULIENNE.

Présenté par l'auspice de M. Durozel, vous deviez avoir la certitude morale d'être bien reçu.

DUROZEL, *bas à Alexis.*

Hein! quel style! c'est moi qui lui ai appris à parler.

JULIENNE.

Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

DÉSIRÉE, *se levant.*

Monsieur, voilà une chaise.

DUROZEL.

Mesdemoiselles, mon ami est très-sensible à

* Thérésina, Julienne, Désirée, Alexis, Durozel, Bérénice.

l'aimable accueil... (*Bas à Alexis.*) Dis donc que tu es très-sensible.

ALEXIS.

Mesdemoiselles, je ne sais comment vous exprimer... mais vous pouvez avoir l'assurance...

DUROZEL.

Oui, ayons de l'assurance, ça ne fera pas de mal... voilà la connaissance faite, c'était le plus difficile. Maintenant, je vous prévins que mon ami est d'une gaieté folle; vous ne vous en seriez pas doutées, mais ça viendra, il faut qu'il s'y mette.

DÉSIRÉE.

D'ailleurs, si on riait toujours, on aurait l'air bête!

DUROZEL.

Cette réflexion est flatteuse pour les bonnets de nuit.

DÉSIRÉE.

Moi, je ne déteste pas les hommes sérieux.

DUROZEL, *bas à Alexis.*

C'est pour toi qu'elle dit ça.

JULIENNE, *à Bérénice.*

Ce jeune homme a un profil de caractère.

BÉRÉNICE.

Je lui trouve le nez d'Hippolyte.

DUROZEL, *bas à Alexis.*

On t'examine, on te toise... Allons, sois gentil!

ALEXIS, *de même.*

Eh! à quoi bon? pourquoi m'as-tu amené ici?

DUROZEL.

Ingrat! regardé-les donc! des anges, mon ami, qui ne demandent qu'à monter au ciel avec toi, et ce n'est pas tout encore... (*Haut.*) Mon ami, la maîtresse de céans est absente, mais elle ne tardera pas à venir.

JULIENNE.

Si monsieur voulait se rafraîchir...

DÉSIRÉE.

Une pomme cuite?

DUROZEL.

Veux-tu une pomme cuite?

ALEXIS.

Non, je ne prendrai rien.

DUROZEL.

Ah! tu ne prendras rien! nous verrons plus tard, attendu que nous passons la soirée avec ces dames... c'est convenu!

ALEXIS, *bas.*

Si tu crois que je vais rester...

DUROZEL.

Tais-toi donc! (*Haut.*) Et dès que M^{lle} Amandine sera de retour...

JULIENNE.

Justement la voici!

SCENE V.

LES MÊMES, AMANDINE*.

AMANDINE, *accourant effarée.*

Ah! me voilà enfin!... une chaise, s'il vous plaît, une chaise!... je vais me trouver mal!

* Thérésina, Désirée, Amandine, Durozel, Julienne, Bérénice, Alexis.

LES JEUNES FILLES.

Mais qu'est-ce donc ?

DUROZEL.

D'où vient cette crise nerveuse, reine des chemisières ?

AMANDINE, assise.

Ah ! c'est une aventure, un événement ! (*Apercevant Alexis et saluant.*) Ah ! monsieur est sans doute le jeune homme qui...

DUROZEL.

Lui-même. Mais cette aventure ?

AMANDINE, à part.

Il est brun ! je craignais qu'il ne soit blond... il est brun. (*Haut.*) Monsieur, enchantée d'entamer une connaissance...

Alexis salue.

DUROZEL, tenant la chaise.

Avez-vous encore envie de vous trouver mal ?

AMANDINE.

Ah ! c'est qu'en vérité, j'ai eu si peur... Vous savez, mesdemoiselles, ce monsieur que je vous ai raconté et qui m'agace depuis huit jours avec des propositions que je n'ai pas écoutées ?

DUROZEL.

Mais que vous avez entendues.

JULIENNE.

Méchant !... Eh bien ?...

AMANDINE.

Eh bien ! je l'ai encore retrouvé tout-à-l'heure : il m'a suivie, je suis sûre qu'il est entré dans la maison après moi.

DÉSIRÉE.

Comment, ce vieux...

AMANDINE.

Il est respectable, mais très-audacieux.

JULIENNE.

J'entends des pas dans l'escalier.

AMANDINE.

Il en est capable ! messieurs, protégez-moi !

DUROZEL.

Soyez calme... un homme mûr poursuivre une chemisière ! quelle immoralité ! Dis donc, Alexis, ton oncle qui me sermonne toujours, quand il saura qu'aujourd'hui j'ai vengé la morale, j'espère qu'il m'approuvera. Attention ! place-toi à l'aile droite, moi à l'aile gauche, et quand il entrera, v'lan !

ALEXIS.

Avec plaisir.

AMANDINE.

Qu'on est heureuse d'avoir des hommes dans ces cas-là !

ENSEMBLE.

Air : de la Dame blanche.

Il vient, faisons silence,
Pour le bien recevoir.
Attention... prudence,
Et nous rirons ce soir !

Durozel et Alexis se placent de chaque côté de la porte.

SCENE VI.

LES MÊMES, POMPONNEY*.

POMPONNEY, se glissant doucement.

Ce doit être ici. (*Durozel et Alexis tombent sur lui et lui enfoncent son chapeau jusqu'au menton ; il crie, et les grisettes rient. Pomponney la figure cachée dans son chapeau.*) Ah ! c'est un guet-apens !... Au secours ! A la garde ! (*Il ôte son chapeau.*) Ah ! m'en voilà sorti !

DUROZEL.

Monsieur Pomponney !

POMPONNEY.

Durozel !

ALEXIS.

Est-il possible !

POMPONNEY.

Alexis !

DUROZEL.

Je vous ai fait mal ?

POMPONNEY, à part.

Où diable me suis-je fourré ?

AMANDINE.

Tiens ! vous connaissez monsieur ?

DUROZEL.

Si nous le connaissons ! c'est le parent de mon ami, c'est mon banquier !

AMANDINE.

Un banquier ! Si monsieur voulait accepter un siège ?

POMPONNEY, se tâtant la tête.

Merci, ce n'est pas aux jambes que j'ai mal.

ALEXIS.

Croyez bien que si j'avais su... je suis désolé... je vous ai fait mal ?

POMPONNEY.

Ce n'est rien ; c'est mon chapeau qui a le plus souffert.

DUROZEL.

Ça lui donnera du jeu. Mais dites-moi donc un peu, monsieur Pomponney, que venez-vous faire ici ?... C'est donc pour ça que vous connaissez si bien la rue Corbeau et le numéro de cette maison ? Vous faites vos coups en dessous... vous que je voulais faire canoniser la semaine prochaine, vous effarouchez les jeunes filles, vous les relancez jusque dans leurs foyers les plus reculés !

POMPONNEY.

Comment, les relancer ?... Par exemple ! je vous jure que ce n'était pas... Mademoiselle s'est trompée, et si je suis entré dans cette maison... c'est que... c'est... (*A part.*) Oh ! j'ai mon affaire ! (*Haut.*) C'est que je savais y rencontrer Alexis !

ALEXIS.

Moi ?

POMPONNEY.

Oui, monsieur ; ma nièce m'avait chargé de vous suivre, de découvrir où vous alliez.

* Thérésina, Désirée, Alexis, Pomponney, Durozel, Amandine, Julienne, Bérénice.

DUROZEL, à part.

Est-ce que le cher oncle serait un vieux cafard?

AMANDINE, à part.

C'est un vieux blag... menteur.

POMPONNEY.

Et comme je vous avais vu entrer ici, je me suis dit : Entrons également... je saurai où il va. Vous voyez qu'il n'y avait pas là de quoi abîmer mon chapeau!

DUROZEL.

Très-bien! Il y a eu méprise, quiproquo, nous sommes satisfaits.

POMPONNEY.

Moi, je ne le suis guère!

DUROZEL, à part.

Attends! attends! je vais te tendre un piège. (Haut.) Et puisque vous voilà introduit dans le séjour des grâces, je vous convie en leur nom à passer la soirée avec nous?

POMPONNEY, avec pudeur.

La soirée?... avec ces demoiselles! (À part.) Ça m'irait!

DUROZEL.

N'est-ce pas, mesdemoiselles?

AMANDINE.

Du moment que monsieur est de la connaissance à monsieur.

DÉSIRÉE.

D'ailleurs un banquier! j'aime beaucoup cette profession!

DUROZEL.

Acceptez!... que diable, vous êtes majeur!

POMPONNEY.

Eh bien! je reste, car je ne veux pas quitter Alexis! (À part.) Elles sont fort gentilles, c'est un nid de colombes.

Alexis s'assied près de la table à gauche.

DUROZEL.

Allons! c'est arrangé... maintenant il faut nous livrer aux divertissemens les plus champêtres... je propose un petit souper mêlé de punch et de cachutcha.

TOUTES.

Oui! oui! un petit souper!

AMANDINE.

Il y a long-temps que nous avons envie de faire des beignets, ce serait le cas.

DUROZEL.

Va pour les beignets... pourvu qu'il y ait quelque chose avec.

POMPONNEY.

Ah! pardon... pardon! ceci me regarde! je me charge des supplémens! ces demoiselles me permettront de fêter ma bienvenue!

DUROZEL.

Personne ne dit mot? on vous le permet.

DÉSIRÉE, à part.

Ce vieux n'est pas si vilain qu'il en a l'air.

AMANDINE.

Mesdemoiselles, à la cuisine... allons voir si

nous avons tout ce qu'il faut, et ensuite nous faisons la pâte.

DUROZEL.

Eh bien! Alexis, tu restes là pensif.

AMANDINE, à Alexis.

Si monsieur voulait nous aider?

ALEXIS.

Moi? je ne sais en quoi je pourrais...

AMANDINE.

Venez avec nous, vous casserez des œufs.

DUROZEL.

Casser des œufs!... heureux mortel! va donc, tu ne comprends pas ton bonheur!

ENSEMBLE.

AIR : Final ; quadrille de la Reine d'un jour.

Ah! nous allons, j'espère,

Ici, nous amuser,

Et danser et jaser.

Oui, la soirée entière

Il faut nous divertir,

Il faut nous livrer au plaisir.

DÉSIRÉE.

Un petit souper

Comm' ça vous humanise!

AMANDINE, à part.

Je ne crois pas me tromper,

Mais le vieux me courtise!

POMPONNEY, à part.

D'être introduit parmi ces grisettes,

Moi, je me sens joyeux à l'excès.

DUROZEL, à part.

Il espère faire des conquêtes!

Mais il ne fera que des beignets.

REPRISE.

Ah! nous allons, j'espère, etc.,

Alexis entre à droite, toutes les jeunes filles le suivent.

SCENE VII.

POMPONNEY, DUROZEL.

DUROZEL.

Ah ça, à nous deux! Depuis que nous nous connaissons, vous m'avez mis dedans, mon brave homme!

POMPONNEY.

Durozel!

DUROZEL.

Oh! il n'est pas question de mon argent, c'est oublié; d'ailleurs vous n'avez plus le sou, n'en parlons plus; mais vous ne me ferez pas croire que vous êtes venu ici pour nous!

POMPONNEY.

Je vous jure...

DUROZEL.

Allons donc! (Il lui frappe sur le ventre.) Vous êtes un gros lion, vous vivez la petite Amandine, c'est clair comme le jour.

POMPONNEY.

Mon ami, je vous certifie que...

DUROZEL.

Eh bien! encore! soyez donc franc; il me semble qu'elle en vaut bien la peine.

POMPONNEY.

Elle est bien ! c'est Amandine que vous la nommez ?

DUROZEL.

Amandine Labijoie !

POMPONNEY.

Labijoie !... c'est un joli nom.

DUROZEL.

Chemisière mineure ! sage par expérience, mais riieuse par caractère... comme elles le sont toutes... et si j'ai amené Alexis chez ces demoiselles, c'est dans l'intérêt de votre nièce, c'est pour le guérir de cette Marguerite, qui le rendrait idiot, si on n'y mettait bon ordre.

POMPONNEY.

Patience ! nous saurons bientôt à quoi nous en tenir sur cette jeune fille... Ma nièce a déjà quelques indices, et ce matin elle est allée aux informations... je ne sais ce qu'elle projette, mais je ne l'ai jamais vue si en colère !

DUROZEL.

Elle a raison ! il y a de quoi !

POMPONNEY.

Ah ça ! quand vous la verrez, n'allez pas continuer vos plaisanteries, ne lui dites pas que vous m'avez trouvé ici.

DUROZEL.

Parbleu ! soyez donc tranquille !... Du reste, je ne suis pas fâché de la rencontre, car je devais passer demain matin chez vous.

POMPONNEY.

Ah ! pour quel sujet ?

DUROZEL.

Pour l'affaire Meynaud !

POMPONNEY.

Encore !

DUROZEL.

J'ai du nouveau à vous apprendre !

POMPONNEY.

Du nouveau ! quoi donc ?

DUROZEL.

Une lettre que j'ai reçue... elle m'est adressée par un homme qui est aussi détenu à la Conciergerie, un nommé Léonard !

POMPONNEY, à part.

Léonard ! (*Haut.*) Et que vous dit-il ?

DUROZEL.

Rien de positif !... il demande à me voir ! il a des révélations à faire sur Meynaud... sur le vol qui a été commis chez vous !

POMPONNEY.

C'est inutile ; ne faites pas la moindre démarche, ça me désobligerait !

DUROZEL.

Du tout ; je vous rendrai votre fortune malgré vous ; il ne faut rien négliger... et demain pas plus tard, j'irai dans la journée.

POMPONNEY, à part.

Et moi, de grand matin !

SCENE VIII.

LES MÊMES, AMANDINE, JULIENNE.

AMANDINE.

Ah ! messieurs, vous êtes bien aimables ; nous nous laissons tout faire !

JULIENNE, bas à Durozel.

Vous auriez peur de venir un moment avec moi.

DUROZEL.

Voyons ! où en sommes-nous ?

AMANDINE.

Nous en sommes, qu'il faut allumer du feu, et ça vous regarde.

DUROZEL.

C'est ça, vous allez me mettre à la poêle... comme à l'ordinaire.

POMPONNEY.

Mesdemoiselles, je suis confus de ne pas vous être plus utile, mais j'espère...

DUROZEL, à Pomponney, en entrant dans le cabinet à gauche.

Je vous y prends... là !

POMPONNEY.

Mon ami, je lui donne des conseils, c'est si jeune !... J'espère qu'un de ces jours vous me permettrez de vous offrir aussi une petite fête, à ma maison de campagne à Champigny... il faudra y venir toutes... Il y a des balançoires, des escarpolettes...

JULIENNE.

Ah ! j'adore la campagne, le feuillage, la verdure...

AMANDINE.

Ah ! oui, la verdure !... Avez-vous des fruits dans votre jardin ?

POMPONNEY.

Certainement, des arbres de toute espèce.

Air du Page.

Vous pourrez les dévaliser
Sans craindre le propriétaire ;
Il est permis d'en abuser,
Car, pour moi, je n'y touche guère !
Oui, de ces fruits, la plupart superflus,
Vous ferez ce que bon vous semble.
Quant à ceux qui sont défendus...
Nous pourrions les cueillir ensemble !

AMANDINE.

Monsieur, pour ce qui est d'une partie champêtre, je ne vois pas d'inconvénient... au contraire !

POMPONNEY, à part, aux jeunes filles.

Eh bien ! demain c'est dimanche... oui, mais quand Durozel ne sera pas là... nous conviendrons de tout.

DUROZEL, rentrant***.

Eh bien ! et les beignets ?

* Durozel, Julienne, Amandine, Pomponney.

** Julienne, Pomponney, Amandine.

*** Julienne, Durozel, Amandine, Pomponney.

AMANDINE.

Occupez-vous-en... moi, il faut que j'aie emprunter des assiettes à la boutique... j'en avais une douzaine, il y en a onze de fêlées.

JULIENNE.

Je vais aussi demander des couteaux au portier, et des verres à patte à une voisine... parce que du punch sans verres à patte, ça n'est pas renaissance.

POMPONNEY.

Alors, je descends avec vous; je vais acheter une foule de friandises. (*A part.*) Je veux me faire adorer!

DUROZEL.

Allez, je vous confie ces demoiselles; mesdemoiselles, je vous confie monsieur!

AMANDINE, à Pomponney.

Tenez, monsieur, voulez-vous porter mon panier?

POMPONNEY.

Avec plaisir!

JULIENNE, lui en donnant un autre.

Si ça ne vous gênait pas de tenir aussi celui-ci?...

POMPONNEY.

Comment donc! j'aime mieux ça!... un de chaque côté, ça donne de l'équilibre.

AMANDINE.

Venez, maintenant.

POMPONNEY, à part.

Je dois être fort ridicule!

Il sort par le fond avec les deux jeunes filles.

SCENE IX.

DUROZEL, puis DÉSIRÉE.

DUROZEL.

Va donc, vieux serpent! Ma foi, je ne l'aurais jamais cru... Mais voyons ce qui se passe là-dedans... (*Il va à la porte à droite.*) Ah! ah! mon jeune ami casse toujours des œufs en soupirant... ce garçon m'inquiète!

DÉSIRÉE, portant un saladier rempli de pâte *.

Voici déjà de la pâte!... Où sont donc ces demoiselles?

DUROZEL.

Elles sont à la pêche des couteaux et des assiettes.

DÉSIRÉE.

Je parie qu'elles oublieront d'apporter du sucre!

DUROZEL.

Point de sucre!... nous sommes gentils!

DÉSIRÉE.

Heureusement, Julienne en a toujours des masses dans son cabas... Pourvu qu'elle ne l'ait pas emporté... non, le voilà!

* Désirée, Durozel.

DUROZEL, prenant le cabas accroché à une chaise du fond.

Ah! je le reconnais! un cabas monstre, qui lui sert pour ses déménagements... Voyons!... Ah! mon Dieu! que de choses!... un roman!... Madame Putiphar!

DÉSIRÉE.

Elle devait nous le lire!

DUROZEL, fouillant.

Des socques!... une pelotte de coton!... des écheveaux de fil!

DÉSIRÉE.

Voyez-vous? elle disait qu'elle n'en avait pas!

DUROZEL.

Un mouchoir! deux mouchoirs! trois mouchoirs!... Est-ce qu'elle est enrhumée?... (*Tirant une flûte.*) Qu'est-ce que c'est que ça?... une flûte!... Est-ce qu'elle aurait connu un musicien... à vent?

DÉSIRÉE.

Une flûte! (*A part.*) Par exemple!

DUROZEL.

Une flûte! Oh! Julienne, ceci est grave!

DÉSIRÉE.

Trouvez-vous le sucre?

DUROZEL.

Le voici, je le tiens. (*A part.*) O Julienne! Julienne! voilà une flûte dont je veux avoir la clef. (*Il prend le sucre et le saladier.*) Je vais faire des beignets.

Il entre à gauche.

SCENE X.

DÉSIRÉE, puis AMANDINE, JULIENNE, MARGUERITE.

DÉSIRÉE.

Quelle imprudence, laisser une flûte dans son cabas!... cette Julienne manque de savoir-vivre!

AMANDINE, tenant Marguerite par la main *.

Mais entrez donc, mademoiselle, entrez donc!

JULIENNE, derrière Marguerite.

Vous ne nous ferez pas l'impolitesse de refuser!

DÉSIRÉE, à part.

Tiens, c'est la petite chipie du cinquième!

AMANDINE.

Est-ce qu'entre voisines il faut être sauvage comme ça!

MARGUERITE.

Mesdemoiselles, en vérité, vous êtes bien honnêtes, mais je n'ai pas le temps.

AMANDINE.

Il est trop tard pour travailler, et on vous rencontre si rarement que nous voulons profiter de l'occasion.

JULIENNE.

Nous tenons à faire votre connaissance.

* Désirée, Julienne, Marguerite, Amandine.

DÉSIRÉE.

Ah ! n'ayez pas peur, vous ne vous ennuierez pas avec nous, je vous apprendrai à chanter.

AMANDINE.

Justement, je donne une soirée ce soir.

MARGUERITE.

Raison de plus ; je ne puis rester, cela m'est impossible !

AMANDINE.

Ah ! vous resterez, nous ne vous laisserons pas partir.

MARGUERITE.

Vous n'insisteriez pas si vous pouviez savoir...

AMANDINE.

Quoi ? que vous avez des chagrins... des mélancolies... Comme c'est naturel... Nous vous consolerons, ma chère !

JULIENNE.

Sans doute ; on s'épanche, on se communique, c'est le charme de la vie.

MARGUERITE.

Il est des choses qu'il n'est permis de confier à personne !

AMANDINE.

Alors vous ne direz rien, mais vous resterez !... Ah ! sans cela je vous en voudrais, je vous prendrais en grippe !

MARGUERITE.

Mon intention n'est pas de vous désobliger, et puisque vous le voulez absolument, je resterai !

AMANDINE.

Ah ! vous êtes charmante ! (*A part.*) Je l'aime déjà tout plein ! (*Haut.*) Mesdemoiselles, dépêchons-nous de mettre le couvert. Juliette, tu vas m'aider !

JULIENNE.

Et toi, Désirée, tu vas descendre chercher le restant des verres à pattes que j'ai laissés chez le portier !

DÉSIRÉE.

Tout de suite.

AMANDINE, à Marguerite.

Nous vous laissons un instant, et tout-à-l'heure je vous présenterai à mes amis. Ah ! vous verrez, nous nous amuserons bien !

ENSEMBLE.

AIR *d'Azurine.*

Après de nous vous vous plairez, j'espère,
Entre voisin's on doit toujours se voir !
Nous tâcherons surtout de vous distraire
Oui, nous voulons vous égayer ce soir !

Amandine et Juliette entrent à droite. Désirée sort par le fond.

SCENE XI.

MARGUERITE, puis ALEXIS.

MARGUERITE.

Je n'ai pas osé les refuser !... elles me croient comme elles disposée aux plaisirs ; mais je ne puis

cacher ma tristesse, mes inquiétudes. Oh ! oui, en leur promettant de rester, j'ai eu tort, je sens que ma présence troublerait leur joie... il vaut mieux sortir pendant que je suis seule... plus tard je m'excuserai !

Elle va pour sortir.

ALEXIS sort de la porte de droite, portant un saladier dans ses deux mains.

On m'a dit de porter ça à Durozel.

MARGUERITE, l'apercevant.

Ah !

ALEXIS, de même.

Grand Dieu ! (*Il laisse tomber le saladier.*) Marguerite !

MARGUERITE.

Encore lui ! toujours lui !...

ALEXIS.

Marguerite, c'est vous ! Oh ! j'en étais sûr ! je savais que je vous reverrais bientôt !... Vous aurez beau me fuir, quelque chose me dit là que nous ne pouvons pas être séparés long-temps !

MARGUERITE.

Monsieur Alexis, croyez bien que j'ignorais... et si mes voisines ne m'avaient pas retenue...

ALEXIS.

Vos voisines ? vous demeurez dans la maison ? Ah ! je sais donc enfin où vous êtes !

MARGUERITE.

N'espérez pas en tirer avantage. Maintenant plus que jamais, je sens la nécessité de m'éloigner de vous, c'est un devoir... et vous-mêmes dans votre position !... Vous allez vous marier ?...

ALEXIS.

Non, Marguerite ! tout est rompu ! j'ai refusé positivement !...

MARGUERITE, émue.

Vous... vous avez refusé ?

ALEXIS.

Pouvais-je en épouser une autre, quand je n'aime que vous seule !

MARGUERITE.

Oui, monsieur, vous le deviez ! car moi, je ne puis rien être pour vous... Oh ! mon Dieu ! pourquoi suis-je venue ici ? mais j'étais si loin de m'attendre à vous rencontrer chez ces demoiselles !

ALEXIS.

En effet ! c'est un grand hasard !

MARGUERITE.

Vous y venez souvent ?

ALEXIS.

Non, c'est la première fois, je ne les connais pas !

MARGUERITE, hésitant.

Cependant vous venez pour quelque chose ?

ALEXIS.

Oui, je venais... Tenez, Marguerite, voici la vérité. Avant-hier, lorsque vous m'avez quitté si cruellement, un de mes amis a été touché de mon désespoir, et pour me distraire, pour m'étourdir, il m'a conduit au milieu de ces jeunes filles si joyeuses : mais leur gaité m'attristait ; vous n'étiez

pas là, et moi, je ne vis, je n'existe, je n'ai de bonheur qu'auprès de vous ! Ah ! dites-moi que vous ne me fuirez plus !

MARGUERITE.

Monsieur Alexis, je le vois, vous méritez ma confiance, je vais tout vous dire...

SCENE XII.

LES MÊMES, DUROZEL *.

DUROZEL, *entrant par la gauche.*

Voilà ! voilà ! ils sont tout chauds !... (*apercevant Marguerite, et laissant tomber une assiette de beignets.*) Ah !

MARGUERITE, *à part.*

M. Durozel !

DUROZEL.

C'est bien elle !

ALEXIS.

Oui, mon ami, oui, c'est Marguerite ; elle demeure dans cette maison.

DUROZEL.

Tu le savais ?

MARGUERITE.

Non, monsieur ; le hasard seul !...

DUROZEL, *à part.*

Et moi qui l'amène ici pour la lui faire oublier !

ALEXIS, *à Durozel.*

Va, maintenant je ne serai plus triste, je suis trop heureux !

DUROZEL.

Trop heureux ! trop heureux ! joli bonheur !... Est-ce que tu vas recommencer ? Et vous, mademoiselle, croyez-vous que votre conduite soit déjà si estimable ?

MARGUERITE.

Moi !

ALEXIS, *suppliant.*

Durozel !

DUROZEL.

Entretenir ce jeune homme dans des idées impossibles !

MARGUERITE.

Monsieur !

DUROZEL.

Lui tourner la tête par une coquetterie étudiée !

MARGUERITE.

Moi qui l'évitais !

DUROZEL.

Le fuir pour mieux exciter son amour !

MARGUERITE.

Ah ! c'est indigne !

ALEXIS.

Mon ami !

DUROZEL.

Ton ami te doit la vérité. Tu aimes mademoiselle, c'est possible, elle est jolie... mais elle, il est clair qu'elle ne t'aime pas !

* Durozel, Marguerite, Alexis.

** Marguerite, Durozel, Alexis.

MARGUERITE.

Ah ! monsieur, que vous ai-je fait pour me traiter ainsi ?

Elle pleure.

ALEXIS.

Elle pleure ! Mon ami, tu la fais pleurer !

DUROZEL, *désarmé.*

Vraiment ! elle pleure ! Dam ! je ne voulais pas l'affliger ! Mais où ça vous mènera-t-il ? si je voyais une issue, je vous dirais : Voilà une issue ! marchons !... mais je ne vois rien !

ALEXIS.

Nous nous aimons ! n'est-ce pas assez ?

DUROZEL.

Une simple amourette comme on en voit tant !

MARGUERITE.

Ah ! jamais !

DUROZEL.

Vous êtes honnête, c'est très-bien !... Pauvres enfans, ils me font de la peine !... vous vous aimez donc bien ?

ALEXIS.

Tu me le demandes !

DUROZEL.

Vous m'intéressez ! ma parole d'honneur ! je pleure aussi, moi ! je suis venu ici pour faire des beignets, et on me fait pleurer ! S'il ne fallait que vous donner ma bénédiction... je vous dirais : Voilà ! mais du moins je puis vous servir, vous être utile !

ALEXIS.

Vraiment ! tu consentirais !

DUROZEL.

Oui, à vous donner un bon conseil... séparez-vous tout de suite, le plus tôt vaudra le mieux !

ALEXIS.

Que dis-tu ?

DUROZEL, *élevant la voix.*

Allons, point d'enfantillage... ou je vais me fâcher !

SCENE XIII.

LES MÊMES, AMANDINE, THÉRÉSINA, BÉRÉNICE *.

AMANDINE.

Eh bien ? qu'est-ce qu'il y a donc ? on se querelle ici ?

DUROZEL.

Ce n'est rien ! une légère discussion !

AMANDINE, *à Marguerite.*

Vous connaissez donc ces messieurs ?

MARGUERITE.

Ces messieurs !... oui... un peu... je les ai vus !

AMANDINE.

Ah ! bien ! ah ! bien ! voilà du nouveau ! vous connaissez donc cette petite ?

DUROZEL.

Nous allons vous souhaiter le bonsoir.

* Marguerite, Amandine, Durozel, Julienne, Alexis, Thérésina, Bérénice.

AMANDINE.

Déjà par exemple !

JULIENNE, *bas à Durozel.*

Voilà une heure que vous êtes avec cette demoiselle, et quand nous arrivons, vous voulez partir...

DUROZEL.

C'est bien à vous de parler, infidèle ! quand on a une flûte dans son cabas.

JULIENNE.

Une flûte ! c'est idéal ! c'est à mon petit neveu -

DUROZEL, *la tirant de sa poche.*

Votre neveu ! je le trouve fort précoce ce petit !

AMANDINE.

Moi, qui vous croyais encore à faire des beignets.

DUROZEL.

Ah ! ils sont propres, les beignets !

AMANDINE.

Vous ne vous en irez pas, du moins, sans m'expliquer...

SCENE XIV *.

LES MÊMES, POMPONNEY, puis DÉSIREE.

POMPONNEY, *accourant par le fond.*

Place, place ! voici un nougat tout frais !... (*Apercevant Marguerite.*) Ah ! mon Dieu ! (*Il laisse tomber le nougat.*) Marguerite !

JULIENNE.

Et lui aussi ?

AMANDINE.

Ah çà ! mais tout le monde connaît donc cette demoiselle qui ne voit personne ?

MARGUERITE.

Mon Dieu ! que faire ?

AMANDINE, *à Marguerite.*

Ah ! par exemple ! ça m'intrigue, et vous allez me dire...

DÉSIREE, *accourant par le fond **.*

Mesdemoiselles, mesdemoiselles ! je vous annonce l'arrivée d'une dame.

AMANDINE.

Une dame qui vient chez moi ?

DÉSIREE.

Oui... mais ce n'est pas pour toi qu'elle vient... j'étais chez le portier quand elle a demandé M^{lle} Marguerite ; j'ai pensé que c'était pour de l'ouvrage, et j'ai dit qu'elle était ici, au quatrième, cette dame me suit !

* Marguerite, Pomponney, Amandine, Durozel, Julienne, Alexis, Thérésina, Bérénice.

** Marguerite, Amandine, Désirée, Pomponney, Durozel, Julienne, Alexis, Thérésina, Bérénice.

MARGUERITE.

Une dame pour moi !

DÉSIREE.

La voici !

Hélène paraît.

SCENE XV *.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

POMPONNEY.

Ma nièce !

ALEXIS.

Ma cousine !

DUROZEL.

Ça se complique !

ENSEMBLE.

[AIR : *Eh ! mais où donc est-elle ?*LES HOMMES, *à part.*

Ah ! grands dieux ! c'est Hélène !

Parmi nous en secret

Aujourd'hui qui l'amène ?

Et quel est son projet ?

LES GRISSETTES.

Mais d'où vient cette gêne ?

C'est sans doute un secret !

Cette dame, qui l'amène ?

Et quel est son projet ?

HÉLÈNE, *avec une colère concentrée.*

Vous ici, messieurs ! en effet, j'aurais dû m'attendre à vous rencontrer près de mademoiselle !

POMPONNEY.

Ma nièce, ces messieurs vous diront que je ne savais pas...

DUROZEL.

Oui, une méprise.

AMANDINE, *à part.*

Comment ! cette dame aussi la connaît ! (*Haut.*) enchantée de vous recevoir chez moi ! que désire madame ?

HÉLÈNE.

Mademoiselle, ce n'est pas chez vous que je voulais venir... je désirais parler à M^{lle} Marguerite... mais mon oncle est ici, sans doute, pour donner son consentement au mariage de M. Alexis avec mademoiselle !

LES GRISSETTES.

Son mariage ?

POMPONNEY.

Ma nièce !

HÉLÈNE.

Ah ! je ne m'y oppose pas, au contraire... mais mon cousin ne connaît peut-être pas bien sa prétendue... et je vais la lui faire connaître.

* Thérésina, Désirée, Marguerite, Alexis, Pomponney, Hélène, Amandine, Durozel, Julienne et Bérénice.

MARGUERITE, *épouvantée.*

Que dit-elle ?

HÉLÈNE.

Qu'il épouse donc, s'il le veut, la fille de Meynaud ! votre caissier.

ALEXIS.

Qui vous a volé ?

LES GRISSETTES.

La fille d'un voleur ?

MARGUERITE.

Malheureuse que je suis !

Elle se cache la figure dans ses mains.

POMPONNEY, *à part.*

La fille de Meynaud !

DUROZEL.

Pauvre petite!... ce n'est pas sa faute !

Il s'approche d'elle et la soutient, tandis que tous les autres s'éloignent.

ACTE TROISIEME.

Un jardin, grille au fond, pavillon à droite.

SCENE PREMIERE.

AMANDINE, JULIENNE, THÉRÉSINA, DÉ-
SIRÉE, BÉRÉNICE.

Au lever du rideau, Amandine est sur une balançoire, que Bérénice et Julienne font aller. Thérésina et Désirée jouent au volant.

CHOEUR.

Air des Baigneurs.

Se balancer,
S'amuser,
Quelle ivresse !
On peut sans cesse
Dans l'air se lancer.
Quel bonheur !
Et, d'honneur !
Ça n' fait pas mal au cœur.

AMANDINE, *sur la balançoire.*

Allez toujours, je vous en prie,
Allez plus fort... allez long-temps
Moi, je voudrais toute ma vie
Être emportée au gré des vents.

JULIENNE.

Ah ! mais, dis donc, Amandine, ça ne te lasse pas, toi, mais moi, j'ai le bras joliment fatigué !

DÉSIRÉE.

Est-ce qu'entre camarades on se refuse ces choses-là ?

AMANDINE.

Attends, attends, nous allons appeler le domestique de M. Pomponney !

DÉSIRÉE.

Tiens ! c'est une bonne idée ! il nous balancera à discrétion.

AMANDINE, *appelant.*

Ah ! chose...

DÉSIRÉE.

Hé ! machin !...

TOUTES.

Pierre, Jacques, François, l'homme !...

ÉTIENNE, *entrant.*

De quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? est-ce que le feu est à la maison ?

AMANDINE.

Eh bien ? et ton maître, M. Pomponney n'arrive donc pas ?

ÉTIENNE.

Mais il ne peut pas tarder, je vous l'ai dit quand vous êtes arrivées ; il a été obligé de sortir ce matin à cinq heures pour une affaire pressée ; il en est onze, il ne peut pas tarder !

AMANDINE.

C'est toujours pas poli ; quand on invite des femmes, on est là pour les recevoir !

ÉTIENNE, *bêtement.*

Eh bien ! j'y étais, moi !

AMANDINE, *l'imitant.*

Ah ! tu y étais, toi ?

ÉTIENNE, *bêtement.*

Plait-il ?

Toutes lui rient au nez.

AMANDINE.

Ton maître t'a dit de ne rien nous en parler ?

ÉTIENNE.

Rien de rien ?

DÉSIRÉE.

Eh bien, chatoune à son tour ; tu vas nous balancer.

ÉTIENNE.

Oh ! que non !

AMANDINE.

Comment ! oh ! que non !

ÉTIENNE.

Ma tante m'a défendu de balancer les filles !

Toutes lui rient au nez et le poursuivent.

DÉSIRÉE.

Ah ! ce pauvre jeune homme ! prenez donc garde de le perdre !

* Bérénice, Désirée, Étienne, Amandine, Julienne, Thérésina.

SCENE II.

LES MÊMES, POMPONNEY *.

POMPONNEY.

Pardou, pardon, mes petites tourterelles! vous devez bien m'en vouloir... mais une affaire de la plus haute importance... J'espère qu'en mon absence on vous a bien reçues?

AMANDINE.

Ah! très-bien!... nous avons visité votre jardin... si nous en avions un comme ça, rue Corbeau?

DÉSIRÉE.

Monsieur Pomponney, vos pêches sont excellentes! vous avez dit qu'on pouvait s'en régaler, aussi y'la! ma quinzisième!

POMPONNEY.

Oui... oui... mangez des fruits! (Il s'essuie le front.) Oui... excusez-moi... j'ai tant couru... et il fait une chaleur!

DÉSIRÉE.

Et avec ça que vous êtes pas mal puissant!

POMPONNEY.

Vous trouvez? (A part.) Dire que maintenant je suis seul ici avec elles!... heureux Pomponney!... et ces mes vieux ne se doutent pas... c'est extrêmement agréable! (Haut.) Allons, allons, mes petites chattes, nous allons rattraper le temps perdu!

DÉSIRÉE.

Si nous jouions à cache-cache?... c'est gentil... on ne se cherche, on ne se trouve pas.

POMPONNEY.

Charmant! (A part.) On se perd dans les petits coins!

AMANDINE.

Non, j'aime mieux autre chose... le colin-maillard, par exemple... c'est ça un jeu plein de malices!... (Bas aux autres.) Et puis, nous lui ferons quelques niches!

TOUTES.

Ah! oui, oui, le colin-maillard!

POMPONNEY.

Ça me va encore! seulement je vous demanderai la permission de me mettre à mon aise. (Appétant.) Étienne! Étienne!

AMANDINE.

Pardine! faites comme chez vous! (Pomponney, ôtant son habit qu'il pose sur une chaise à droite.)

Je vais presser ma veste de baxin, c'est plus... (Elle s'assoit.) Étienne!...

TOUTES, appelant.

Étienne!

AMANDINE.

Ah! bien oui, nous lui avons fait pour le colin-maillard?

* Bérénice, Désirée, Pomponney, Amandine, Julienne, Thérésina.

JULIENNE.

C'est monsieur, puisqu'il est le seul d'homme!

AMANDINE, à Pomponney.

Je vais vous mettre le bandeau.

POMPONNEY.

Allons, soit... ce diable d'Étienne!... serrez fort!... ne craignez rien!

AMANDINE, après lui avoir noué le bandeau sur les yeux.

C'est fait!... vous êtes ficelé!

DÉSIRÉE.

En voilà un amour en manches de chemise!

POMPONNEY.

Ça n'est point indécent, j'ai un gilet de flanelle!... Y êtes-vous, mes petites poules?

TOUTES, s'éloignant.

Nous y sommes.

POMPONNEY, cherchant.

Ah! je vous attraperai! Garde à vous!

AIR du Muletier.

Je suis très-fort à ce jeu-là!

Je saurai bien vous reconnaître.

Vous croyez m'échapper peut-être,

Ma main bientôt vous saisira

Il cherche.

Avançons et tâtons avec prudence

LES GRISSETTES.

Il ne saisira rien! chut! chut! faisons silence!

SCENE III.

LES MÊMES, excepté POMPONNEY *.

AMANDINE.

Bon! bon! cherchez! il faut le laisser aller.

DÉSIRÉE.

Il va joliment se faire des bosses!

AMANDINE.

Vieux fou! j'ai accepté son invitation parce que c'est aujourd'hui dimanche... Mais s'il s'imagine que nous allons passer la journée toutes seules avec lui...

JULIENNE.

Moi, d'abord, je ne serais pas venue sans prévenir M. Durozel... j'avais besoin de son autorisation spéciale.

DÉSIRÉE.

Oh! ce genre!

AMANDINE.

Je sais cela, et il a promis de nous rejoindre. Mais ce qui m'intrigue, c'est que M. Durozel m'a bien recommandé d'amener avec nous la petite Marguerite.

JULIENNE.

Voilà ce que je ne comprends pas non plus!

AMANDINE.

Il faut qu'il ait des projets à l'égard de cette jeune fille, et il m'a dit là-dessus des choses... Attendez! une jolie phrase... Que les parents ne

* Julienne, Désirée, Amandine, Thérésina, Bérénice.

sont pas responsables des fautes de leurs pères et mères.

JULIENNE.

Il a raison !

DÉSIRÉE.

C'est comme moi, j'ai un oncle qui est ivrogne. Est-ce que ça me regarde ?

AMANDINE.

Sans doute ! Aussi j'ai cédé à la persuasion, et voilà pourquoi nous avons amené Marguerite. Par exemple, quand elle a su que nous allions chez M. Pomponney, elle a voulu s'arrêter à l'auberge du village.

JULIENNE.

Où nous irons la chercher dès que M. Durozel sera arrivé !

AMANDINE.

C'est convenu !

JULIENNE.

Pauvre jeune fille ! je sympathise avec elle !

AMANDINE, voyant l'habit de Pomponney.

Dites donc, mesdemoiselles ! l'habit de M. Pomponney... (elle va le prendre sur la chaise) si nous le cachions quelque part ?

DÉSIRÉE.

Ah ! oui, ça le fera bisquer !

JULIENNE, prenant l'habit.

Faut voir d'abord s'il n'y a rien de susceptible dans les poches.

AMANDINE.

Elle a raison, fouillons !

Julienne et Amandine fouillent toutes les deux chacune dans une poche.

JULIENNE.

Un mouchoir !

AMANDINE.

Une tabatière !... Oh ! cette tabatière ! c'est comme un bahut ! (Elle l'ouvre.) Qu'est-ce qui en use ?

TOUTES.

Moi, moi !

Elles prennent une prise.

AMANDINE, éternuant.

Ah ! pchem ! c'est du bien bon tabac.

DÉSIRÉE.

Gardons sa tabatière, nous mettrons de la terre dedans.

JULIENNE, fouillant.

Attendez, il y a encore quelque chose dans la poche de côté. (Tirant un portefeuille.) Un portefeuille !

AMANDINE.

Ah ! c'est le portefeuille qu'il faut cacher, ça lui donnera bien plus de tintoin.

JULIENNE.

Mais il m'embarrassera... je n'ai pas de poche.

DÉSIRÉE, qui a regardé.

Eh ! vite, vite, voici M. Pomponney, il cherche toujours.

AMANDINE.

Sauvons-nous d'un autre côté.

CHOEUR.

AIR : *Célébrons ces montagnes.* (Un de plus.)

Sauvons-nous au plus vite ;
Quand il croit nous saisir,
Il faut prendre la fuite
Et le faire courir !

Les jeunes filles se sauvent par la gauche, et disparaissent quand Pomponney entre par l'autre côté.

SCENE IV.

POMPONNEY, puis HÉLÈNE.

POMPONNEY, toujours les yeux bandés.
C'est singulier, je n'attrape que des arbres...
il me semble pourtant avoir entendu...

HÉLÈNE, entrant par la grille.

Allez m'attendre à l'auberge voisine ; voyons si je trouverai mon oncle !

POMPONNEY, saisissant Hélène par le bras.

Ah ! j'en tiens une !... Vous êtes prise, chère amie !

HÉLÈNE.

Mon oncle !... Que signifie ?...

POMPONNEY, ôtant son bandeau.

Ma nièce ! (A part.) Je suis bien tombé !

HÉLÈNE.

Ah çà ! mon oncle, que faisiez-vous donc ainsi ?

POMPONNEY.

Vois-tu, ma chère amie, je vais te dire : à la campagne, il fait si chaud... j'avais ôté mon habit. (A part.) Je ne le vois plus, où l'ont-elles mis ?

HÉLÈNE.

Oui, mais les yeux bandés ?

POMPONNEY.

Ah ! c'est que je courais après les papillons, et pour me garantir du soleil... (A part.) Pourvu que ces petites ne viennent pas ici !...

HÉLÈNE, à part.

C'est singulier !

POMPONNEY.

Mais toi, ma chère nièce, toi, qui ne viens jamais à la campagne, par quel hasard si-je le bonheur... ?

HÉLÈNE.

En effet, mon oncle, c'est le hasard, car jamais vous ne m'avez engagée...

POMPONNEY.

Oh ! cette propriété est si mesquine... (A part.) Où diable est mon habit ?

HÉLÈNE.

Je ne trouve pas... J'ai reçu hier un billet de M. Durozel. Il m'engage à me rendre chez vous, à Champigny ; il m'assure que ma présence y est indispensable.

POMPONNEY.

Durozel !... Voilà qui est un peu fort !

HÉLÈNE.

J'ai laissé ma voiture deux pas, et me voici.

• Hélène, Pomponney.

POMPONNEY.

Il y a nécessairement un malentendu ; Durozel n'est pas ici, je ne l'attends pas, au contraire... D'ailleurs, le temps menace d'un orage, et les orages à la campagne... tu feras aussi bien de retourner à Paris.

HÉLÈNE.

Oh! rien ne presse, je ne crains pas l'orage... et je suis partie si vite, que je n'ai pas pris le temps de déjeuner.

POMPONNEY.

Ah! tu n'as pas déjeuné?... je n'ai pas grand' chose à t'offrir...

HÉLÈNE.

N'importe, je me reposerai.

POMPONNEY.

Allons, soit!... mais alors reste à la maison... ne viens pas dans le jardin, tu n'aurais qu'à attraper un coup de soleil!

HÉLÈNE.

Je vous remercie de l'avertissement. (*A part.*) Je ne sais ce qu'a mon oncle, mais il se passe quelque chose d'extraordinaire.

Elle entre dans la maison.

SCÈNE V.

POMPONNEY, puis ALEXIS.

POMPONNEY.

J'en'aperçois pas mon habit... comme c'est contrariant!... quand je croyais être seul avec ces petites filles, il faut que ma nièce... Heureusement, elle ne les a pas vues, et je saurai bien les retenir loin de la maison jusqu'à tantôt... courons les rejoindre.

ALEXIS, entrant par le fond.

Justement, la grille est ouverte.

POMPONNEY, l'apercevant.

Bon! à l'autre à présent!

ALEXIS.

Eh! bonjour, monsieur Pomponney.

POMPONNEY.

Comment, c'est toi, mon cher Alexis!... toi, à Champigny!... je t'avoue que je ne m'attendais pas...

ALEXIS.

Ma foi, je ne songeais guère à venir sans un billet de Durozel; il me recommanda expressément de me trouver ici aujourd'hui.

POMPONNEY.

Durozel! (*A part.*) Décidément, ce Durozel conspire contre moi... Comment diable renvoyer celui-ci?

ALEXIS.

Est-ce qu'il n'est pas arrivé?

POMPONNEY.

Qui?

ALEXIS.

Durozel!

* Alexis, Pomponney.

POMPONNEY.

Mais non, mon ami, il ne viendra pas; il me croit à Paris... Je suis venu à la campagne pour jouir d'un peu de solitude, et à moins qu'il n'ait voulu te faire prendre de l'exercice...

ALEXIS.

Sa lettre est pourtant bien pressante!

POMPONNEY, à part.

Oh! une idée!... (*Haut.*) J'y suis, mon ami, j'y suis! je vois l'intention de Durozel. Il t'envoie ici pour opérer une rencontre, un rapprochement entre toi et ma nièce.

ALEXIS.

Ma cousine est chez vous?

POMPONNEY.

Je ne te dis pas cela pour te renvoyer; mais il paraît qu'elle y restera toute la journée, et après ce qui s'est passé entre vous, je pensais que tu ne serais pas très-satisfait...

ALEXIS.

Oh! certainement, j'aime mieux ne pas la voir, et je vais repartir.

POMPONNEY.

Tu sens bien que je ne te renvoie pas. Adieu, mon ami; moi, je ne suis pas encore habillé, parce que j'échenillais mes arbrea... Au revoir, mon cher ami.

On entend rire les grisettes.

ALEXIS.

Eh! mais, vous avez du monde, à ce qu'il paraît?

POMPONNEY.

Tu crois?... Des personnes qui seront entrées dans le jardin... il y a tant de portes!

ALEXIS, qui a regardé à gauche.

Non, vraiment! voilà une société que je reconnais.

POMPONNEY.

Pas possible!

ALEXIS.

Ce sont ces demoiselles chez qui nous avons passé la soirée hier.

POMPONNEY, à part.

Je suis pincé!

SCÈNE VI.

LES MÈRES, AMANDINE, JULIENNE, DÉ-SIRÉE, et LES AUTRES*.

LES GRISSETTES.

ENSEMBLE.

Air du *Tourlourou*.

Ah! quel plaisir! ah! quelle ivresse!

À la campagne on a sans cesse,

De la gaieté, du mouvement,

Quel beau séjour! ah! c'est charmant!

AMANDINE.

Tiens! monsieur Alexis!

* Thérésina, Julienne, Amandine, Alexis, Pomponney, Durozel, Bérénice.

ALEXIS.

Mesdemoiselles, je suis ravi de vous rencontrer.

AMANDINE.

Monsieur, nous ne sommes pas moins flattées.

ALEXIS, *bas à Pomponney.*

Je conçois que vous aimiez la solitude avec ces demoiselles.

POMPONNEY.

Mon Dieu ! c'est le hasard... ces demoiselles passaient devant la maison, elles ont vu la grille ouverte, et ma foi... (*Bas à Amandine.*) Ne me démentez pas.

ALEXIS, *à part.*

Décidément, je crois que je suis de trop ici. (*Haut.*) Désolé, mesdemoiselles, de vous quitter si vite, mais il faut que je retourne à Paris.

TOUTES.

Déjà, monsieur Alexis !

DÉSIRÉE.

Ah ! c'est dommage !

POMPONNEY, *à part.*

Elles vont le retenir !

AMANDINE, *bas à Alexis.*

Ne partez pas... Marguerite est ici... elle va venir.

ALEXIS, *vivement.*

Marguerite !

POMPONNEY.

Ne te gêne pas, mon ami, ne te gêne pas... et puisque tu es attendu à Paris...

ALEXIS.

C'est vrai ! cependant, si cela peut-être agréable à ces demoiselles... je resterai.

TOUTES.

Oui, oui, restez !

POMPONNEY, *à part.*

Allons, il ne s'en ira pas ! (*Haut.*) Ah ça, mesdemoiselles, et Etienne, et mon habit ? Voyons, qu'en avez-vous fait ? je ne peux pas rester toute la journée en manches de chemise !

AMANDINE.

Soyez tranquille, nous l'avons mis en lieu de sûreté.

DÉSIRÉE.

Il est sur un cerisier, pour faire peur aux oiseaux.

POMPONNEY.

Sur un cerisier ! les pierrots vont le picoter !

AMANDINE, *bas à Alexis.*

Nous allons l'emmener, et Julianne ira chercher Marguerite.

ALEXIS.

Ah ! merci mille fois !

AMANDINE, *à Pomponney.*

Voyons, ne pleurez pas ! vous allez venir chercher votre habit avec nous, et on vous le donnera si vous arrivez le premier.

POMPONNEY.

Comment ! vous voulez me faire courir ?

AMANDINE.

Sans cela pas d'habit !

POMPONNEY.

Soit ! mais à condition que si j'attrape une de vous, je l'embrasserai !

AMANDINE.

C'est convenu ! (*Aux autres.*) Nous ne risquons rien !

POMPONNEY, *bas à Alexis.*

Il faut bien rire un peu avec elles ! (*Haut.*) M'y voilà, mesdemoiselles !

CHOEUR.

AIR : *Amour, que de maux.* (Bouquetière des Champs-Élysées.)

Courons, courons bien,

Il faudra lutter de vitesse,

Courons, courons bien,

D'être vainqueur c'est le moyen.

Il faut en courant

Montrer encor de la jeunesse,

Il faut en courant

Gagner le prix qui nous attend !

Les Grisettes sortent en courant. Pomponney court après elles.

SCENE VII.

ALEXIS, JULIENNE.

JULIENNE.

Ah ! bien ! elles vont le mener loin... j'aurai le temps d'aller chercher Marguerite et de vous l'amener.

ALEXIS.

Combien je vous remercie !... vous ne l'avez donc pas abandonnée ?

JULIENNE.

L'abandonner, quand elle est malheureuse !... nous ne sommes que des grisettes, mais on a des sentiments au-dessus de son étage. Attendez-moi, je reviens tout de suite. (*Fausse sortie.*) Ah ! mon Dieu ! je ne sais que faire de ce portefeuille... Monsieur Alexis, vous seriez bien aimable de me le garder, ça me gêne !

ALEXIS, *le prenant.*

A qui est ce portefeuille ?

JULIENNE.

Je vous le dirai... vous me le rendrez plus tard. Je cours chercher Marguerite.

Elle sort par le fond.

SCENE VIII.

ALEXIS, puis HÉLÈNE.

ALEXIS, *posant le portefeuille sur une chaise avec son chapeau*

Ah ! oui, hâtez-vous... Pauvre Marguerite ! je sais maintenant la cause de sa tristesse, de son éloignement pour le monde... voilà pourquoi elle me disait sans cesse qu'il ne fallait pas l'aimer ! Ah ! depuis que je connais son malheur, il me semble que je l'aime encore davantage !

* Alexis, Hélène.

HÉLÈNE, *sortant de la maison.*

Alexis!

ALEXIS, *à part.*

Ma cousine! (*Haut.*) Pardon, madame, je conçois que ma présence doit vous être pénible... je me retire.

HÉLÈNE.

Un instant! restez, je vous prie.

ALEXIS.

Moi, madame! et pourquoi?... vous vous êtes vengée!... Que voulez-vous de plus?

HÉLÈNE.

Ce que je veux? que vous me pardonniez. Oui, Alexis, j'ai été injuste, j'ai été cruelle... mais je me repens, je reconnais ma faute... serez-vous inexorable?

ALEXIS.

Non, ma cousine, je vous retrouve telle que je vous ai toujours connue, bonne et généreuse... mais ce n'est pas à moi que vous avez fait le plus de mal, c'est à Marguerite!

HÉLÈNE.

Il est vrai, et je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de réparer mes torts; mais songez bien que si son père est coupable, si elle porte un nom déshonoré...

ALEXIS.

Je vous comprends, mais avant de rien préjuger, je veux savoir tous les détails de cette affaire... Marguerite elle-même me les apprendra tout-à-l'heure!

HÉLÈNE.

Vous l'attendez!

ALEXIS.

Elle va venir.

HÉLÈNE, *regardant au fond.*

Ne vous laissez pas trop facilement persuader! La voici! je vous laisse avec elle.

Elle entre dans le pavillon.

SCENE IX.

ALEXIS, MARGUERITE, JULIENNE.

MARGUERITE.

Où donc me conduisez-vous, mademoiselle?

JULIENNE, *indiquant Alexis.*

Après d'un ami!

MARGUERITE.

Monsieur Alexis!

JULIENNE.

Je vais rejoindre les autres.

Elle sort.

ALEXIS.

Marguerite! si vous saviez combien il me tardait de me retrouver avec vous!

MARGUERITE.

Comment, après ce que vous avez entendu, vous ne me méprisez pas?

ALEXIS.

Moi, vous mépriser!

MARGUERITE.

Votre cousine ne m'a-t-elle pas désignée devant vous comme la fille d'un voleur? Mon pauvre père! comment la pensée d'un vol lui serait-elle venue? lui si rigide sur l'honneur!

ALEXIS.

Il est innocent! Oh! je vous crois, Marguerite! votre cœur est pur et ne sait pas mentir.

MARGUERITE.

Oui, monsieur Alexis, je vous le jure, il est innocent, et je tiens à vous en convaincre!... Mon père n'était pas riche, il était caissier dans une maison de banque. Depuis quelque temps, il amassait sur ses appointemens de quoi me faire un cadeau le jour de ma fête. Un soir il se rappelle que cette fête si attendue tombe le lendemain; il retourne à son bureau, y prend l'argent mis de côté, achète le présent qu'il me destinait, et me l'apporte en me disant: Je veux que tu sois belle aussi. Le jour suivant, il était accusé de vol. Obligé de fuir pour éviter la prison, on l'a jugé, on l'a condamné. Oh! monsieur, si vous l'aviez vu le jour où il me fit ce cadeau fatal, vous ne douteriez pas de son innocence.

AIR : du Soldat français.

J'en garderai toujours le souvenir!
De sa tendresse il m'apportait le gage,
Il paraissait heureux de me l'offrir,
Et la gaieté brillait sur son visage.
S'il eût été coupable en ce moment,
S'il eût flétri son nom et sa famille,
M'eût-il tendu les bras en souriant,
Joyeux d'embrasser son enfant
Et fier de l'appeler sa fille?

ALEXIS.

Ah! Marguerite! que je suis heureux maintenant! ce que je viens d'entendre ne me laisse plus de doute.

SCENE X.

LES MÊMES, HÉLÈNE*.

HÉLÈNE.

Mademoiselle, je regrette plus que jamais ma conduite envers vous, puissé-je vous la faire oublier!

MARGUERITE.

Vous ici, madame!

HÉLÈNE.

J'ai tout entendu, et comme vous, je suis persuadée de l'innocence de votre père. Mais cela ne suffit pas, il faudrait la prouver à tout le monde. Et par quel moyen? il n'y en a pas.

MARGUERITE.

Peut-être, madame, j'ai encore de l'espérance; je la dois à M. Durozel. Tenez, voilà un billet que j'ai reçu de lui!

Elle le lui donne.

HÉLÈNE.

Voyons! (*Elle lit.*) « Rendez-vous demain ma-

* Alexis, Marguerite, Hélène.

» tin à la maison de campagne de M. Pompon-
 » ney : toutes les personnes de votre connaissance
 » y seront réunies ; et c'est devant elles que j'es-
 » père vous apporter les preuves de l'innocence de
 » votre père. Ces preuves sont entre les mains
 » d'un nommé Léonard, prisonnier aussi, et je
 » vais me rendre auprès de cet homme afin de
 » les obtenir. »

ALEXIS.

Excellent ami !

HÉLÈNE.

Ah ! je le reconnais là !

On entend Durozel dans la coulisse.

ALEXIS.

Je l'entends !

Durozel paraît dans le fond.

MARGUERITE.

Ah ! le voilà !

SCENE XI.

LES MÊMES, DUROZEL *.

ALEXIS.

Ah ! arrive donc, mon ami ! nous sommes d'une
 impatience !

HÉLÈNE.

Mais cet air triste... consterné...

DUROZEL.

Mes amis, vous me voyez au désespoir.

ALEXIS.

Comment ? ces preuves que tu devais apporter ?

DUROZEL.

Je n'apporte rien du tout.

MARGUERITE.

Mon Dieu ! tout est perdu !

HÉLÈNE.

Mais enfin ce Léonard, ce détenu ?

DUROZEL.

Je suis allé le voir !... c'est un assez mauvais
 sujet qui a fait tous les métiers, et j'étais sûr
 qu'avec de l'argent... mais je suis arrivé trop
 tard !

ALEXIS.

Trop tard !

DUROZEL.

C'est ma paresse... ma maudite paresse qui est
 cause de tout... l'habitude de flâner, voilà où ça
 mène... au lieu d'y aller le matin, j'y suis allé le
 soir... un autre m'avait précédé.

HÉLÈNE.

Un autre ?

DUROZEL.

Un homme d'un certain âge... à ce qu'on m'a
 dit... son nom... je l'ignore... Léonard a positivement
 refusé de me le dire... et quant aux preuves
 que je cherchais elles ne sont plus entre ses
 mains, il les a vendues à l'autre, qui sans doute
 est compromis dans l'affaire.

* Alexis, Durozel, Hélène, Marguerite.

MARGUERITE.

Mon pauvre père !

ALEXIS.

Durozel ! une pareille négligence...

DUROZEL.

Ah ! oui, accable-moi, je le mérite ! je suis un
 malheureux... mais qui diable pouvait deviner
 que j'avais un concurrent ? Qui a pu l'avertir ? je
 n'y conçois rien.

HÉLÈNE.

Ainsi, aucune espérance ?

DUROZEL.

Aucune.

MARGUERITE.

Je n'ai plus qu'à m'éloigner !

HÉLÈNE.

Vous ne partirez pas seule. Je retourne avec
 vous à Paris !

ALEXIS *.

Je vous accompagnerai.

HÉLÈNE, à Marguerite.

Dans votre malheur vous aurez du moins ac-
 quis une amie... Alexis, veuillez aller chercher
 ma voiture à l'auberge voisine, nous vous atten-
 dons.

Elles rentrent dans le pavillon.

DUROZEL **.

Et dire que j'ai fait venir ici tout mon monde,
 jusqu'à nos grisettes... car elles doivent y être !
 (À Alexis.) Est-ce que tu ne les as pas vues ?

ALEXIS.

Si fait !... elles sont ici !

DUROZEL, allant pour s'asseoir.

Tiens, qu'est-ce que c'est que cela ? un porte-
 feuille... est-ce à toi ?

ALEXIS.

Non, c'est M^{lle} Julienne qui me l'avait confié.

DUROZEL.

Julienne !

ALEXIS.

Je l'avais oublié... tu le lui remettras... adieu !

Il sort par la grille.

SCENE XII.

DUROZEL, seul.

Pauvres gens, les voilà tous dans la désola-
 tion !... et dire que c'est ma faute !... Ah ! je ne
 me le pardonnerai jamais ! (Regardant le porte-
 feuille.) Tiens, mais c'est un portefeuille d'homme
 ça... Cette Julienne est toujours nantie d'objets
 d'un autre sexe !... Je gagerais qu'il appartient
 au propriétaire de la flûte !... Parbleu ! je suis
 curieux d'apprendre son nom. (Il ouvre le por-
 tefeuille.) Des papiers !... ah ! une lettre...
 voyons l'adresse. (Il lit.) « A monsieur... »
 Ah ! mon Dieu !... c'est inouï !... c'est fabuleux !

* Durozel, Alexis, Hélène, Marguerite.

** Durozel, Alexis.

(Il ouvre la lettre.) Point de signature; oh! n'importe! je saurai il faudra bien que Julienne!... (Voyant entrer Alexis.) Ah! mon ami! nous sommes sauvés!

SCENE XIII.

ALEXIS, DUROZEL, puis HÉLÈNE et MARGUERITE.

ALEXIS.
Qu'as-tu donc?

DUROZEL.
De la joie!... du bonheur!... va chercher Marguerite, ta cousine, tout le monde!

ALEXIS, voyant paraître Hélène et Marguerite.
Voici ces dames!

DUROZEL*.
Venez!... venez tous... grande nouvelle! tout est réparé!

MARGUERITE.
Que voulez-vous dire?

DUROZEL.
Cette preuve!... cette justification de votre père... elle est entre mes mains!

MARGUERITE.
Il serait possible!

ALEXIS.
Tu connais le vrai coupable? l'auteur du vol?

DUROZEL.
L'auteur du vol?... non, mais ça ne tardera pas!... il n'y a que lui qui ait pu écrire cette lettre... Ecoutez ça. (Il lit.) « Vous irez ce soir » dans les bureaux de M. Pomponney, les portes » seront ouvertes, vous forcerez la caisse, et vous » prendrez un portefeuille qui sera vide! cent » louis de récompense! » C'est un vol par procuration!

ALEXIS.
La signature?

DUROZEL.
Absent!... mais la lettre!... si on pouvait reconnaître... voyez... madame.

HÉLÈNE, à part, avec effroi.

Grand Dieu! l'écriture de mon oncle!

Eh bien?

HÉLÈNE, rendant la lettre.

Non... je ne la connais pas.

DUROZEL.
Oh! n'importe! je saurai découvrir...

On entend rire les grisettes.

SCENE XIV.

LES MÊMES, POMPONNEY, LES GRISSETTES.
Les jeunes filles entrent en scène en se sauvant de Pomponney.

POMPONNEY, arrivant tout essoufflé.
Mon portefeuille! mon portefeuille! mesde-

* Alexis, Marguerite, Durozel, Hélène.

moiselles, rendez-le-moi... je le veux sur-le-champ.

DUROZEL, à part.

C'était lui!

AMANDINE.

Mon Dieu! il n'y a pas besoin de faire tant de bruit... c'est Julienne qui l'a...

POMPONNEY, allant à Julienne.

Donnez!

JULIENNE.

Moi! je l'ai confié à M. Alexis.

POMPONNEY, allant à Alexis.

Donne!

ALEXIS.

Moi! je l'ai remis à Durozel!

POMPONNEY, allant à Durozel.

Donnez!

DUROZEL.

Un instant! un instant! vous êtes bien pressé! Comment, vous ne prenez pas même le temps de me dire bonjour! moi, qui viens de Paris exprès pour vous voir!

POMPONNEY.

Je voudrais bien mon portefeuille.

DUROZEL.

Eh! le voilà, je le tiens, il ne s'envolera pas... Saver-vous que vous avez une campagne charmante... Est-ce que votre faillite vous aurait porté bonheur?

POMPONNEY.

Je voudrais bien...

DUROZEL, le prenant à part.

Je vais vous le donner... mais avant, connaissez-vous cette écriture?

POMPONNEY, à part.

Ma lettre!... je suis dans une fausse position.

DUROZEL, à part.

Vieux fripon! il s'était volé lui-même pour faire faillite! le moyen est adroit!

POMPONNEY, à part.

C'est une spéculation malheureuse!

DUROZEL, élevant la voix.

Mesdemoiselles! et vous tous qui m'écoutez, le jour de la justice est venu! il est temps que l'erreur se dissipe et que la vérité luisse dans tout son éclat!

POMPONNEY, bas à Durozel.

Mon ami, ne me perdez pas!

DUROZEL.

Et vous, Marguerite, vous pouvez être fière du nom de votre père... c'est celui d'un honnête homme... bientôt son innocence sera reconnue publiquement!

MARGUERITE.

Ah! que je suis heureuse!

DUROZEL.

Et personne n'aura le droit d'en douter, quand on saura que M. Pomponney n'a jamais été volé.

* Alexis, Marguerite, Hélène, Durozel, Pomponney, Julienne, Amandine, Désirée, Bérénice et Thérésina.

HÉLÈNE, *bas à Durozel.*

Ah ! monsieur, je vous en supplie !
DUROZEL.

Ce portefeuille qu'il disait avoir été pris par
un autre...

De grâce !
HÉLÈNE.

Ce portefeuille n'était qu'égaré !
DUROZEL.

Egaré !
TOUS.

Monsieur vient de m'annoncer lui-même qu'il
l'avait retrouvé intact... avec les cent mille écus
qu'il contenait. Le voilà !
DUROZEL.

Ah ! merci !
HÉLÈNE.

AMANDINE, *aux grisettes.*

C'est singulier ! nous l'avons ouvert, et nous
n'avons rien vu !

DÉSIRÉE.
Il y avait peut-être un secret !
DUROZEL.

Mais comme il est juste que monsieur répare
autant que possible le mal dont il a été la cause...
involontaire, il priera M. Meynaud d'accepter
une indemnité de cinquante mille francs.

POMPONNEY.
Permettre !... cinquante mille francs ?
DUROZEL.

Vous avez raison, ce n'est pas assez... cent
mille francs...

POMPONNEY, *à part.*
Comme il abuse de ma situation !
DUROZEL.

Qui serviront à marier ces jeunes gens-là !
ALEXIS.

Maintenant, Marguerite, nous ne nous quitte-
rons plus !

DUROZEL, *bas à Pomponney.*

Quant aux trente mille francs que j'avais chez
vous, nous en causerons.

POMPONNEY, *à part.*

Je suis ruiné !... Je n'ai plus que trente mille
livres de rentes.

AMANDINE.

Maintenant, monsieur Pomponney, si vous
vouliez nous balancer ?

POMPONNEY.

Allez au diable !... si jamais on me voit jouer
avec des grisettes !

DUROZEL, *bas à Hélène.*

Eh bien ! madame, êtes-vous contente de
moi ?

HÉLÈNE.

Oui, je le suis !

DUROZEL.

Vous pourriez m'en récompenser si vous vou-
liez !

HÉLÈNE.

J'y songeais.

DUROZEL, *à part.*

Les femmes songent à tout.

CHOEUR.

AIR : *Nous avons ri de sa jeunesse.*

Plus de chagrin, plus de disgrâce,
Plus de souvenir affligeant ;
Qu'à nos yeux le passé s'efface,
Le bonheur doit rendre indulgent.

DUROZEL, *au Public.*

AIR : *du Château perdu.*

Du tribunal qu'on nomme le parterre
Je suis chargé de réclamer l'appui,
Mais des auteurs je néglige l'affaire
Pour m'occuper de la mienne aujourd'hui :
A la faveur dont le public dispose,
Avant qu'ici j'établisse leurs droits,
Il faut d'abord que je plaide ma cause,
Vous jugerez la pièce une autre fois ;
Oui, faites-moi d'abord gagner ma cause,
Vous jugerez la pièce une autre fois.

S'adresser, pour la musique de cet ouvrage, à M. R. TARANNE, bibliothécaire du théâtre du Vau-
deville, et pour la mise en scène, à M. LUDOVIC, régisseur.